Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawa

OEUVRES
CHOISIES
DE PANARD.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

Les poésies d'ARMAND-GOUFFÉ (1 vol. in-18) se vendent séparément, chez le même libraire, 1 fr. pour Paris, et 1 fr. 25 cent. franc de port.

Papier vélin, relié à la Bradelle, 4 fr.

OEUVRES

CHOISIES

DE PANARD,

HOMMAGE RENDU A SA MÉMOIRE

PAR ARMAND-GOUFFÉ.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. (*Tome I, page 57.*)

TOME I.

A PARIS,

CHEZ CAPELLE, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE
RUE J. J. ROUSSEAU, N°. 346.

AN XI (1803.)

Universitas

PQ
2019
.P3
1803
v.1
Coll. spec.

AVERTISSEMENT.

Il n'avait paru jusqu'à ce jour qu'une édition des œuvres de Panard, en quatre gros volumes in-12 de 500 pages chacun, imprimés à Paris, chez Duchesne, en 1763, c'est à dire deux ans avant la mort de l'auteur. Cette édition est devenue fort rare, et j'ai cherché dans plus de vingt bibliothèques, et chez presque tous les libraires de Paris pour m'en procurer un exemplaire. Lié par société, par inclination et par conformité de goût avec la plus grande partie des chansonniers, dont j'estime les talens, j'ai été fort surpris de ne trouver chez

aucun d'eux un livre que je regarde comme classique pour tous ceux qui font des couplets. Panard, à coup sûr, formera plutôt vingt chansonniers en six mois que Richelet n'en formera un seul en vingt ans. J'ai pensé qu'une nouvelle édition des œuvres de cet auteur serait reçue avec plaisir par tous les amis des lettres, et particulièrement par les amis du vaudeville, dont le nombre s'accroît tous les jours. J'ai lu avec attention l'édition en quatre volumes dont je viens de parler, et mon enthousiasme pour Panard ne m'a pas aveuglé au point de me faire admirer toutes ses productions : il m'a semblé qu'un choix de ses meilleures poésies, s'il était fait avec soin, satisferait

d'autant plus le public, qu'en rendant la nouvelle édition moins volumineuse, et par conséquent moins chère et plus portative, on aurait encore l'avantage de n'offrir de Panard que ce qui doit lui concilier tous les suffrages.

De toutes les pièces que cet auteur a composées pour l'Opéra-Comique, et dont la plupart ont été très-bien accueillies, aucune ne m'a paru devoir être remise au théâtre, ni même reproduite par l'impression. Il y a deux bonnes raisons pour cela; la première, c'est que presque toutes les pièces de Panard sont des à-propos dont le succès tenait beaucoup aux circonstances; la seconde, c'est que le vaudeville, qui brille comme la mode, chan-

ge comme elle, et que les airs et les couplets qui réussissaient au théâtre il y a quarante ans, paraissent aussi vieux aujourd'hui que les habits dont on se parait à la même époque. On sait d'ailleurs que l'Académie royale de Musique ne permettait à l'Opéra-Comique que les airs connus sous le nom de *ponts neufs :* les pièces de Fuselier, Lesage, Dorneval, Piron, Favart, Panard, Vadé, enfin de tous les auteurs d'opéra comiques de ce tems-là, ne contiennent que des couplets dont le refrain est un *flonflon*, un *turlurette*, *ô gué lanla!* etc., etc.; le talent du chansonnier ne pouvait donc point briller dans les pièces de théâtre. Le public, connaissant les obstacles que rencon-

traient à chaque pas les auteurs qui travaillaient pour l'Opéra-Comique, n'exigeait pas d'eux plus que les lois ne leur permettaient de faire : d'ailleurs, les *reguingué*, les *lanla derirette*, et autres refrains, qui maintenant nous paraissent insignifians, pour ne pas dire plus, avaient alors un sens comique, qui a passé et qui ne peut plus se retrouver. Pour le prouver, il suffit de faire remarquer ce qui se voit encore de nos jours : lorsqu'un refrain populaire, quelque absurde qu'il soit, fait un peu de bruit, l'auteur qui le place adroitement dans une pièce est sûr d'exciter le rire et les applaudissemens ; mais le même refrain après un an ou

deux paraît insignifiant et mauvais.

Pour éluder, autant que cela était possible, les lois que les grands théâtres imposaient aux auteurs de l'Opéra-Comique, Panard intercallait dans toutes ses pièces ses meilleures chansons, qui souvent n'ont aucun rapport aux sujets des pièces : c'est ainsi que la célèbre chanson : *dans ma Jeunesse*, etc., qui contient une critique très-mordante et très-détaillée des mœurs du siècle, faisait partie d'un divertissement. Les pièces gagnaient beaucoup à cela ; et quelque faible que fût le fonds d'un ouvrage, il était impossible qu'on ne l'applaudit pas lorsqu'il était terminé par des couplets aussi bien faits, et sur-

tout si supérieurs à ceux que l'auteur était obligé de mettre sur de vieux airs de *ponts neufs*.

En supprimant les pièces, j'ai réuni avec soin tous ces vaudevilles ; je leur ai donné des titres que j'ai puisés soit dans les refrains, soit dans les motifs des couplets, et j'ose assurer que ce ne sera pas la partie la moins piquante du recueil que je présente au public. (1)

---

(1) Les airs de ces vaudevilles sont presque tous gravés dans les œuvres de Panard, mais ils ont vieilli plus vîte que les paroles, et. en les gravant de nouveau, on aurait inutilement grossi cette édition. J'invite les musiciens qui voudraient exercer leurs talens sur de bonnes chansons à choisir dans les œuvres de Panard ; ils auraient beaucoup de peine à trouver quelque chose de mieux dans nos chansons modernes.

Toutes les fois enfin qu'une pièce m'a paru offrir quelque chose de bon à conserver, soit en couplets, soit en vers, je l'ai pris avec la même exactitude : par exemple, j'ai trouvé dans la pièce qui a pour titre : *l'Impromptu des Acteurs*, ces jolis vers :

L'amour se soutient par l'espoir,
Le zèle par la récompense, etc.

et je les ai réunis aux poésies fugitives dont se compose le troisième volume.

Je vais donner au lecteur un aperçu des œuvres complettes de Panard, afin d'indiquer ce que j'ai supprimé, et de justifier cette suppression.

Le premier volume de l'édi-

tion où j'ai puisé se composait des pièces suivantes :

1°. *Les Fêtes Sincères*, comédie faite pour célébrer le retour du roi (Louis XV) à Paris, faite en société avec M. Sticoti.

Le titre de cette pièce fait assez connaître qu'elle ne fut point faite pour rester au théâtre.

2°. *Roland*, parodie.

Les parodies n'offrent plus aucun sel dès que les ouvrages qui en sont l'objet ne sont plus représentés, d'ailleurs M. Sticoti a travaillé à cette pièce.

3°. *L'Impromptu des Acteurs*, comédie, faite en société avec M. Sticoti.

Cette pièce, faite pour l'ouverture de l'Opéra-Comique, est au-

jourd'hui dans la même classe que les précédentes.

4°. *Les Tableaux*, comédie.

Le sujet est une querelle entre la grande peinture et la miniature au sujet de l'exposition au Louvre. — Même remarque.

5°. *Les Acteurs Déplacés*, comédie, faite en société avec Laffichard.

Les acteurs aimés du public changeaient tous d'emploi dans cette pièce, et cette métamorphose fit rire, mais voilà tout ce qu'il y avait de comique dans l'ouvrage. Je crois qu'on pourrait, avec la même idée, faire une pièce pour chacun des théâtres de Paris : elles auraient toutes du succès, particulièrement en carnaval, si les acteurs étaient heureusement *déplacés*.

6°. *Les Vœux accomplis*, comédie pour la naissance du duc de Bourgogne.

C'était encore une pièce du moment.

7°. Le reste du premier volume contient un recueil de divertissemens destinés à terminer différentes pièces.

J'ai pris de ces divertissemens tout ce qui m'a paru piquant.

On trouve dans le second volume de l'ancienne édition :

1°. *Les Deux Suivantes*, opéra comique, faite en société avec M. Pontau.

2°. *Les Petits Comédiens*, opéra comique.

3°. *Le Nouvelliste Dupé*, opéra comique.

4°. *Pygmalion*, opéra co-

mique, fait en société avec Laffichard.

5°. *Le Magasin des Modernes*, opéra comique.

6°. *La Mère Embarrassée*, opéra comique.

7°. *La Répétition Interrompue*, opéra comique, fait en société avec Favart. (1)

8°. *L'Académie Bourgeoise*, opéra comique.

De toutes ces pièces aucune n'est restée au théâtre, aucune ne peut y reparaître. Deux des auteurs les plus distingués du théâtre actuellement consacré au Vaudeville ayant voulu, pour

(1) Zéphire et Fleurette, pièce de Panard et de Favart, ayant été comprise dans les œuvres de ce dernier, ne se trouve pas dans l'édition de Panard que j'ai sous les yeux.

honorer la mémoire de Panard, reproduire *le Magasin des Modernes*, ont été obligés de refaire le dialogue et les couplets : l'ouvrage, écrit d'une manière brillante, n'a obtenu qu'un succès d'estime ; tant il est vrai que le genre des pièces en vaudevilles est totalement changé, et pour le fond et pour la forme.

Le troisième volume de l'ancienne édition contient :

1°. *Les Epoux Réunis*, opéra comique.

2°. *Le Fossé du Scrupule*, opéra comique.

3°. *La Pièce à Deux Acteurs*, opéra comique.

4°. *Le Rêve*, opéra comique.

5°. *La Critique de l'Opéra-Comique*, opéra comique.

6°. Ce volume est terminé par des divertissemens, des chansons et d'autres pièces détachées.

J'ai choisi dans cette dernière partie.

A l'égard des pièces de théâtre, je ne puis que répéter l'observation que j'ai faite pour le volume précédent. On a essayé de jouer *la Pièce à Deux Acteurs* avec des couplets nouveaux: les couplets ont été applaudis, mais l'ouvrage a été reçu très-froidement. On n'a pas cru devoir renouveler cette tentative pour les autres pièces, et j'ai pensé que leur réimpression était également inutile.

Le quatrième volume est entièrement formé des poésies fugitives de Panard.

J'ai beaucoup moissonné dans cette dernière partie, mais j'ai trouvé beaucoup à retrancher. La négligence avec laquelle on a fait la première édition, (quoique l'auteur vécût encore) ou peut-être l'envie de donner au public tout ce que sa plume avait produit, est cause que l'on a reproché à Panard beaucoup d'incorrections et de lieux communs. Ce n'est pas bien servir un auteur que de publier avec une servile exactitude tout ce qu'il dit et tout ce qu'il écrit, jusqu'au moindre bon mot, jusqu'au plus innocent madrigal. Voltaire lui-même reprochait à ses éditeurs d'avoir fait connaître, en publiant ses ouvrages, une foule de choses qui n'avaient pas été destinées à

voir le jour : il appelait cela *traîner un auteur en robe de chambre sur la place publique*. J'aime mieux montrer Panard *habillé*. Je donnerai d'ailleurs un échantillon de tous les genres, pour mieux faire connaître que, si, dans quelques-uns, j'ai pris peu de chose, c'est que j'ai trouvé peu de chose à prendre. Panard était sans doute *en robe de chambre* quand il fit ses *Etrennes* et ses *Bouquets*. Nous savons tous que les auteurs sont obligés de fêter tout le monde, et qu'en général les vers qu'ils font pour ces sortes d'occasions sont excellens dans le moment, et ne valent rien le lendemain. Ses dernières poésies sont les enfans de sa vieillesse, et s'en ressentent beau-

coup. Panard, chantre de Bacchus et de l'Amour, a trop bien réussi à les célébrer, pour qu'on lui reproche d'avoir mal chanté la mort : il paraît que ce n'était pas là son *genre de gaîté*, (1) et j'ai cru devoir supprimer entièrement ses vers tristes. Mon plus grand desir, enfin, est que les personnes qui ont entre les mains la première édition des œuvres de Panard retrouvent dans celle-ci tout ce qui a pu leur plaire dans l'autre : il sera constant alors que ceux qui ne con-

---

(1) Cette expression appartient à M. Demautort, qui dit dans une chanson, en parlant de Vadé : *S'il n'a pas fait de tragédies, c'n'était pas son genre de gaîté.*

naissent pas l'ancienne édition n'auront rien à regretter en se procurant la nouvelle, et c'est le principal objet de mon travail.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

PANARD.

CHARLES-FRANÇOIS PANARD (1) naquit à Courville, près de Chartres, en 1691 ; aucune notice historique ne rapporte dans quel mois.

La médiocrité de la fortune de ses parens ne leur permit pas de donner à son éducation tous les soins nécessaires ; cependant elle ne fut point totalement négligée, et la nature fit chez lui ce que l'étude la plus assidue ne fait pas chez beaucoup d'autres.

(1) Les uns écrivent PANARD et les autres PANNARD : plusieurs pièces, imprimées séparément du vivant de cet auteur, sont signées des deux manières. Dans le doute, nous avons économisé une N ; son nom n'y perd rien.

C'est ici le moment de faire une remarque que je crois juste, et qui est fondée sur un grand nombre d'exemples. L'étude est utile, elle est même indispensable à tous ceux qui, embrassant la littérature, s'adonnent à quelques-uns des genres dans lesquels les anciens nous ont laissé de si bons modèles: mais la chanson est née en France; c'est un genre national dont aucun peuple ancien ni moderne ne nous a fourni d'exemples; et je pense que tout Français, né avec une tournure d'esprit originale, possédant bien sa langue et en connaissant les finesses, peut faire d'excellentes chansons. (1) Nous avons vu, au contraire,

(1) Les Troubadours provençaux ont créé les tensons et les sirvantes, et n'ont pas eu besoin de modèles. Olivier Basselin, Foulon de Vire en Normandie, sans avoir jamais rien lu, fit des chansons qui eurent beaucoup de succès. Maître Adam, menuisier de Nevers, n'avait point étudié, et il se fit une réputation par ses couplets. On en pourrait citer beaucoup d'autres. De nos jours un jeune homme qui lira avec soin Panard, Favart, Vadé, Collé, Piron et les autres chansonniers français, aura étudié

des savans du plus grand mérite, après avoir obtenu des succès brillans par des ouvrages du premier ordre, échouer dans leur entreprise lorsqu'ils voulaient échanger la trompette héroïque contre le galoubet du vaudeville.

Panard avait reçu ce qu'il faut d'éducation à un homme naturellement spirituel pour tirer parti de son esprit : il montra de bonne heure beaucoup de dispositions pour le vaudeville. Les différens sujets qu'il a traités prouvent qu'il pouvait également faire l'épigramme, le madrigal et la chanson bachique; mais il est rare que les ouvrages d'un auteur ne portent point l'empreinte de son caractère, aussi Panard, simple, doux et modeste, Panard, aussi honnête homme que bon chansonnier, s'est-il plus volontiers occupé du vaudeville moral. Je me

---

les seuls bons modèles qui existent dans le genre de la chanson, et s'il n'en fait pas de bonnes, c'est vainement qu'il apprendra le grec et le latin; il n'en fera pas de meilleures pour cela.

rappelle quelques vers dans lesquels j'avais essayé de peindre cet auteur, qui a mérité d'être surnommé par Marmontel le *père de la chanson morale* et le *La Fontaine du vaudeville* : je demande grâce pour mes rimes en faveur du sujet, et je les présente dans la seule vue de rendre hommage à la mémoire d'un écrivain dont je fais d'autant plus de cas, que, l'ayant, depuis mon enfance, pris pour modèle, j'ai senti mieux que tout autre combien il est difficile de l'imiter.

Panard de sa brillante lyre
Ne tire que d'aimables sons;
La gaîté dicte ses chansons,
Mais l'innocence peut les lire.
A la fois discret et malin,
En piquant jamais il n'afflige;
Sans ivresse il chante le vin,
Et sans outrager il corrige.
Il a su donner tour à tour
A la beauté plus de décence,
A la gaîté moins de licence,
Et plus de réserve à l'amour.

Panard, obligé de travailler pour vivre, trop honnête pour intriguer, trop fier pour demander, resta long-tems inconnu dans un bureau où il occupait une place très-peu lucrative ; mais cette place le mettait à l'abri du besoin, et il n'en fallait pas davantage pour rendre heureux un homme dont toute l'ambition était de vivre sans inquiétude. On voit par plusieurs de ses poésies qu'il craignait toute espèce d'embarras, même celui que lui aurait causé une grande fortune, et sa vie entière prouve qu'il n'a jamais songé à s'enrichir, et qu'il n'a point parlé de l'or comme le renard parle des raisins. Pendant plusieurs années, il employait à faire des chansons tous les instans qu'il pouvait dérober au travail ingrat de son bureau : il montrait timidement ses productions à un petit nombre d'amis, parmi lesquels il s'en trouva d'assez hardis pour les croire bonnes, quoique l'auteur fût sans fortune et sans réputation. Les chansons de Panard se répandirent à son insu, et sa réputation commença, pour

ainsi dire, malgré lui. Le hasard ayant fait tomber quelques-uns de ses essais entre les mains de *Legrand*, acteur de la Comédie Française, auteur lui-même de plusieurs ouvrages remplis d'esprit et de gaîté, *Legrand*, loin d'imiter ces écrivains jaloux qui mettent tout en usage pour étouffer les talens naissans, alla déterrer le chansonnier dans sa modeste retraite, l'invita à travailler, lui promit des succès, et eut la gloire de le déterminer à s'occuper de pièces de théâtre.

Beaucoup de gens de lettres qui affectent de mépriser les comédiens auraient-ils imité celui-ci? je ne le crois pas. Une réputation naissante excite parmi les auteurs mille tracasseries; c'est à qui arrêtera dans la carrière l'homme dont on redoute le talent: se sent-on la force de faire un bon ouvrage, on craint qu'un autre n'en fasse autant, et ne partage l'attention du public; est-on incapable de produire une bonne chose, on ne peut souffrir les succès d'un autre: ainsi va la littérature. Le temple des

Muses est comme celui de la Fortune, on n'y parvient souvent qu'à force d'intrigues. Heureux, mille fois heureux celui qui, dévoré de l'amour de la gloire littéraire, a la force de lutter contre tant d'obscurs rivaux, ou le talent nécessaire pour se faire placer, par le tems, sur le Parnasse, dont ils s'efforcent en vain de lui défendre l'approche !

Honneur à *Legrand* qui, sans craindre que son protégé n'obtînt un jour plus de réputation que lui, quoiqu'il lui fût aisé de le prévoir, donna à la France un auteur de plus, et assura au vaudeville un rang distingué près des Muses, en décidant Panard à se consacrer au culte de ce dieu malin !

Tel était le goût de notre auteur pour la vie obscure et retirée, que l'on n'a conservé aucune anecdote, aucun trait particulier de sa vie : on sait seulement qu'il fut toujours gai, toujours franc et loyal; que sa société fut chère à ses amis et enviée par les grands et par les gens riches, qui l'invitèrent souvent, et ne

purent le décider que très-rarement à figurer dans leurs brillans festins, dont sa gaîté et ses couplets firent toujours le plus bel ornement, quoiqu'il fût beaucoup moins à son aise, et par conséquent beaucoup moins aimable avec eux que chez les personnes avec qui la fortune le mettait de niveau.

Panard, après avoir fait pour l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui obtinrent le plus grand succès; après avoir fait chanter toute la France, où la plupart de ses chansons font encore le charme des amis de la gaîté décente, mourut à Paris, dans sa soixante-quatorzième année, le 13 juin 1765, d'une attaque d'apoplexie.

Ses dernières poésies prouvent qu'il attendait la mort sans la desirer ni la craindre : philosophe religieux, il rend hommage à la divinité, dont il attend l'arrêt avec calme, parce qu'il n'a rien à se reprocher. J'ai dit, dans l'avertissement qui précède cette notice, pourquoi ces ouvrages religieux, qu'on peut regarder comme le dernier soupir d'un poëte hon-

nête homme, ne se trouvent point dans ce recueil.

Voici ce que dit de Panard M. de Laplace, qui l'a connu :

« Si plusieurs traits de ses écrits ont « pu faire comparer Panard à l'inimi- « table La Fontaine, (on voit que M. de « Laplace et Marmontel s'accordent sur « cette comparaison) ses mœurs, son « caractère, sa modestie et sa timidité « le rapprochèrent de ce poëte de la na- « ture ; il y eut dans leur humeur la plus « grande conformité : sage et discret dans « la conversation comme dans ses écrits, « Panard n'ouvrit jamais la bouche que « pour dire du bien; et il eut d'autant « plus de mérite à ne point s'écarter de « cette modération, que sa facilité à ma- « nier l'épigramme et à tourner un cou- « plet lui offrit beaucoup de moyens « d'être méchant. »

L'abbé de Voisenon, après avoir observé que Panard vécut pauvre et mourut de même, en donne la raison suivante :

« C'est que, sans mépriser les grands,
« il ne savait pas les cultiver : leur rang
« ne l'offusquait point; il ne les trouvait
« pas de trop sur la terre, comme font
« nos philosophes; il se contentait de ne
« pas se rencontrer sur leur passage. »

Après avoir fait connaître l'opinion de quelques gens de lettres sur Panard, je crois devoir placer ici le portrait qu'il a fait de lui-même. Je ne sais si ces vers feront sur le lecteur l'impression qu'ils firent sur moi : lorsque je les lus pour la première fois, je n'y trouvai ni l'élégance de style, ni le clinquant d'idées que l'on cherche dans les poésies fugitives; mais leur naïveté me charma, et je restai convaincu que le portrait devait être ressemblant.

Cher ami, si tu le permets,
Je vais de mon tableau t'ébaucher quelques traits:
J'ai passé la saison féconde
Où l'astre de nos jours est dans sa vive ardeur;
Mon automne, à sa fin, rembrunit mon humeur,
Et déjà l'aquilon, qui sur ma tête gronde,
De la neige y répand la fâcheuse couleur.

Mon corps, dont la stature a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peuvif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur,
Aimant sans m'asservir, jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier sans chanter, passable coupletteur,*
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde
Soigneux de ménager, quand il faut que je fronde,
(Car c'est en censurant qu'on plaît au spectateur)
Sur l'homme, en général, tout mon fiel se débonde;
Jamais contre quelqu'un ma muse n'a vomi
Rien dont la décence ait gémi,
Et toujours dans mes vers la vérité me fonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, et souvent endormi,
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi.
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde,
Dans une paix douce et profonde,
Par la providence affermi,
De la peur des besoins je n'ai jamais frémi;
D'une humeur assez douce et d'une ame assez ronde
Je crois n'avoir point d'ennemi;

---

* On voit que Panard était modeste.

Et je puis assurer qu'ami de tout le monde,
J'ai, dans l'occasion, trouvé plus d'un ami.

Ces vers rappellent l'épitaphe que fit aussi pour lui-même ce bon La Fontaine, à qui j'ai dit plus haut que l'on avait comparé Panard.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu, etc.

Ce dernier objet de comparaison ajoute encore un trait à la ressemblance de ces deux auteurs.

Je souhaite, pour la gloire des lettres, qu'il se présente un troisième écrivain que l'on puisse comparer à La Fontaine et à Panard ; et si cela n'est pas possible, je souhaite, pour l'honneur de l'humanité, que beaucoup de ceux qui écrivent, et de ceux qui n'écrivent pas, puissent du moins nous rappeler leurs vertus.

Je ne puis terminer cette notice sans témoigner mon regret et mon étonnement sur ce que Panard, l'un des créateurs du vaudeville, Panard, dont le buste orne le foyer du théâtre consacré aux chansons, ne figure point encore dans la

galerie que les chansonniers ont élevée à la gloire des auteurs. Si le Vaudeville a dû être surpris lorsqu'on a installé dans son temple le *célèbre* Voltaire, le *grand* Rousseau, l'*inimitable* Molière, qui sont trop au-dessus de lui, le *modeste* Pellegrin et le *triste* Chapelain, qui sont trop au-dessous,(1) il n'a pas dû l'être moins de ne point voir arriver son fidèle Panard. Je sais que deux jeunes chansonniers ont tenté l'aventure, et n'ont pas obtenu de succès; mais parce qu'un essai a été malheureux, tous les auteurs doivent-ils se décourager? Le vaudeville doit plus à Panard qu'à tout autre. Que la plume qui a si gaîment tracé *Piron avec ses Amis*, que les pinceaux qui nous ont offert une image si vraie de Scarron s'unissent! que tous les auteurs amis de la chanson se mettent à l'ouvrage s'il le faut! que tous les galoubets du vaude-

(1) Les épithètes ne s'appliquent qu'aux hommes, et non pas aux ouvrages dans lesquels on les a célébrés avec succès.

ville retentissent, et que le public ait enfin le plaisir d'applaudir à la mémoire du meilleur chansonnier sur le théâtre où règne la chanson !

ŒUVRES CHOISIES

DE

PANARD.

CHANSONS ET VAUDEVILLES.

CE QU'ON VOIT BEAUCOUP

ET

CE QU'ON NE VOIT GUÈRE,

VAUDEVILLE.

AIR : C'est ce qu'on ne voit guère.

Chez les savans la suffisance,
Chez les chantres l'intempérance,
L'avidité chez les traitans,
C'est ce que l'on voit en tout tems :
Le scrupule chez les notaires,
Le courage chez les auteurs,
La mémoire chez les seigneurs,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Qu'une ville que l'on veut prendre
Soit encor longtems à se rendre
Lorsqu'on est maître des faubourgs,
C'est ce que l'on voit tous les jours:
Mais que, dans l'ile de Cythère,
Un fort soit longtems défendu
Quand le moindre poste est rendu,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Ce qu'un homme franc a dans l'ame,
Ce qu'un jeune amant sent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant,
C'est ce que l'on voit dans l'instant:
Ce qu'un politique veut faire,
Ce qu'un sournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Du savoir chez les ignorantes,
De l'esprit chez les innocentes,
Chez les agnès de petits tours,
C'est ce que l'on voit tous les jours:
Du secret chez les mousquetaires,
De la pudeur chez un abbé,
Chez les pages de la bonté,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Les regrets avec la vieillesse,
Les erreurs avec la jeunesse,
La folie avec les amours,
C'est ce que l'on voit tous les jours:
L'enjouement avec les affaires,
Les grâces avec le savoir,
Le plaisir avec le devoir,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Des bons nez chez les parasites,
Des yeux doux chez les hypocrites,
Des bras longs chez les gens de cour,
C'est ce que l'on voit chaque jour:
Des doigts courts chez des commissaires,
Des mains gourdes chez les sergents,
Chez les clercs de mauvaises dents,
C'est ce qu'on ne voit guères.

Qu'un objet qui danse ou qui chante
Fasse une figure brillante
Moyennant un certain secours,
C'est ce que l'on voit tous les jours:
Mais qu'en ce métier l'on prospère,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque chose de très-commun,
C'est ce qu'on ne voit guère.

Des forgeurs de pièce nouvelle,
Des gens qui s'usent la cervelle
Pour trouver quelques traits pointus,
C'est ce que l'on voit tant et plus:
Aux Français de nouveaux Molières,
A l'Opéra du vrai Lulli;
De l'Almanzine en ce lieu-ci,
C'est ce qu'on ne voit guères.

L'OUVRAGE ET LE BADINAGE,

VAUDEVILLE.

AIR : C'est un ouvrage.

FRONDER, dans des couplets brillans,
Et par quelques refrains saillans,
L'inconstance de nos galans,
C'est un badinage:
Parvenir à les corriger,
Les résoudre à ne plus changer,
Fixer leur cœur toujours léger,
C'est un ouvrage.

Blâmer, par quelque trait pointu,
De la fortune un impromptu,
Dans quelque sujet sans vertu,
C'est un badinage:
Persuader un parvenu
Que son immense revenu,
Chez lui, sans mérite, est venu,
C'est un ouvrage.

Pour prévenir de certains maux,
Perdre son tems en vains propos,
Nous étendre par de grands mots.
C'est un badinage :
Aller au fait sans nul débat,
Mieux qu'autrefois le peuple rat
Attacher le grelot au chat,
C'est un ouvrage.

Du mal d'amour guérir un cœur,
Des plaisirs le rendre vainqueur
Quand l'âge affaiblit la vigueur,
C'est un badinage :
Pendant la brûlante saison
Des amorces d'un doux poison
Faire triompher la raison,
C'est un ouvrage.

Donner aux filles, aux garçons
Des avis, de bonnes leçons,
Des conseils de toutes façons,
C'est un badinage :
Sur soi-même les appliquer,
Prêcher d'exemple et pratiquer
Le bien que l'on sait indiquer.
C'est un ouvrage.

Dans une épigramme qui prend,
Plaire au public en lui montrant
Son ridicule le plus grand,
C'est un badinage :
Guérir l'esprit du spectateur,
Faire sortir de leur erreur
Buveur, joueur, plaideur, auteur,
C'est un ouvrage.

LE BIEN ET LE MAL,

VAUDEVILLE.

AIR : Rien n'est si bon.

Une agnès que l'on prend pour femme
N'a point de malice dans l'ame;
Elle ne contredit en rien:
Voilà le bien.
Mais bien souvent c'est une bûche
Qui donne dans la moindre embûche;
Sa bonté rend son cœur banal:
Voilà le mal.

Un amant délicat et tendre,
Les doux propos qu'il fait entendre
Nous font chérir son entretien:
Voilà le bien.
Mais souvent sa délicatesse
Fait qu'un rien l'offense et le blesse;
Tout homme lui semble un rival:
Voilà le mal.

Le bon vin, quand on se modère,
Procure un effet salutaire;
De la santé c'est le soutien:
Voilà le bien.
Si la raison n'est attentive,
D'encor en encor il arrive
Qu'un coup de trop nous est fatal:
Voilà le mal.

Rien ne résiste à l'opulence:
L'amour la cajole et l'encense;
Vénus ne lui refuse rien:
Voilà le bien.
Mais le peu de soin qu'il en coûte
Fait que bientôt on se dégoûte
D'un bonheur facile et vénal:
Voilà le mal.

Les bons rimeurs ont de la gloire:
Leur renom brave l'onde noire;
Tout l'univers en parle bien:
Voilà le bien.
Mais pour eux quel fâcheux déboire!
Souvent, du temple de mémoire,
Ils vont mourir à l'hôpital:
Voilà le mal.

LES ACTEURS DÉPLACÉS,

VAUDEVILLE DIALOGUÉ.

PARTOUT, comme en ces climats,
Les mortels ont l'ame inconstante;
D'un rôle on est bientôt las,
Quand longtems on le représente :
On se meurt d'ennui ;
Celui d'autrui...
Nous tente.

A la toilette rends-toi,
Jeune abbé que l'amour captive ;
De galant fais-y l'emploi :
Mais quand le colonel arrive,
Prends vîte manteau,
Canne et chapeau,
Dérive.

L'autre jour Colin disait
Que depis qu'il est en minage,
Près de sa Nicole il fait
Toujours le même personnage :

Quand j'entends manti,
Par-là, mordi,
J'enrage.

Avec mes petits talens
J'ai tâché de vous satisfaire;
Mais à l'âge de sept ans
Un tel rôle ne convient guère:
Peut-on, comme il faut,
Faire sitôt
Le père?

Avant d'avoir un époux,
De maman j'ai le caractère.
Critiques, passez-le-nous;
C'est un rôle assez ordinaire:
Souvent, sans mari,
L'on fait ici
La mère.

Pour quelque objet obligeant,
Financier, si l'amour t'exhorte,
Ne mets pas là ton argent:
Quand on le place de la sorte,

Le repentir est
Tout l'intérêt...
Qu'il porte.

Froids mortels qui n'aimez rien,
Je n'ai garde de vous en croire;
Aimer me paraît un bien,
J'en ai fait jusqu'ici ma gloire :
Oui, toujours mon sort
Fut d'aimer fort...
A boire.

Les pas légers et brillans
Qu'au théâtre on fait en cadence,
Mieux que les plus beaux talens
Font venir l'or en abondance;
Combien dans un char
Ont monté par...
La danse !

Quand un soupirant nous dit :
Loin de vous le chagrin me ronge :
Votre beauté me ravit,
Belle Iris; nuit et jour j'y songe,

Comment nomme-t-on
Ce doux jargon ?
Mensonge.

Sous la figure d'amant
Si quelque beauté me contrôle,
Elle a tort, assurément;
Car, ma foi, je suis un bon drôle:
Peu d'acteurs, je croi,
Font mieux que moi
Ce rôle. (1)

---

(1) Ce dernier couplet était chanté par POISSON.

LES PETITS HOMMES,

VAUDEVILLE.

Toi qui fais l'important,
Ta superbe apparence,
Tes grands airs, ta dépense
Séduisent un peuple ignorant;
Tu lui parais un colosse, un géant.
Ici ta grandeur cesse:
On voit ta petitesse,
Ton néant, ta bassesse,
Tu n'es enfin chez la raison
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Philosophe arrogant
Qui te moques sans cesse
De l'humaine faiblesse,
Tu t'applaudis d'en être exempt;
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre disgrace

Ton courage se passe,
Ta fermeté se lasse ;
Tu n'es plus, avec ta raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Mortel indifférent
Qui sans cesse déclames
Contre les douces flammes
Que fait sentir le tendre enfant,
Auprès de lui tu te crois un géant:
Qu'un bel œil se présente ;
Sa douceur séduisante
Rend ta force impuissante :
Tu n'es plus contre Cupidon
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Qu'un nain soit opulent,
Malgré son air grotesque
Et sa taille burlesque,
Grâce à Plutus, il paraît grand ;

L'or et l'argent de lui font un géant :
Mais sans leur assistance
La plus belle prestance
Perd son crédit en France ;
Et l'on n'est, quand Plutus dit non,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

Que tu semblais ardent,
Mari, quand tu pris femme !
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlais à chaque instant :
Avant l'hymen tu te croyais géant.
Six mois de mariage,
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'usage :
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embryon,
Qu'un mirmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas longtems
Que j'avais la barlue.

Ma foi, j'étais bian grue!
Chez vous, messieurs les courtisans,
Je croyais voir les plus grands des géans.
Aujourd'hui la lunette,
Que la raison me prête,
Rend ma visière nette :
Je vois dans toutes vos façons
De petits garçons,
Des embryons,
Des mirmidons.

Partisans du bon sens,
Vous dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugemens :
Chez vous des nains ne sont point des géans.
Si notre comédie
Par vous est applaudie,
Nous craindrons peu l'envie :
Vous contiendrez, par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embryons,
Les mirmidons.

LE GRENADIER,

CHANSON.

Je suis un bon soldat,
Ti, ta, ta;
Tout cède à mon courage.
J'ai dans mon fourniment,
Patapan,
De quoi faire ravage.

Quand je vais au combat,
Ti, ta, ta,
Pour moi c'est une fête;
Quand je monte à l'assaut,
Tôt, tôt, tôt,
Jamais rien ne m'arrête.

Aussitôt que j'entends
Patapan,
La gloire m'aiguillonne,
Et d'un air résolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.

Il a beau faire feu,
Ventrebleu!
Je ris de sa menace :
S'il ne se rend d'abord,
Par la mort!
Je l'étends sur la place.

Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modèle :
A grands coups de canon,
Patapon,
Battez la citadelle.

Allez près d'un objet
Vîte au fait ;
Devenez téméraires.
Quand les dehors sont pris.
Mes amis,
La place ne tient guères.

LA JEUNE FILLE QUI SE FORME,

CHANSON.

Je ne suis plus dans l'ignorance ;
Je sais ma *ba, be, bi, bo, bu :*
Déjà mon petit cœur ému
Près d'un jeune berger commence
A faire *ta, te, ti, to, tu.*

Faites-moi donc présent, ma mère,
D'un mari *da, de, di, do, du.*
Qui soit sémillant, vif et dru,
Surtout d'un âge à pouvoir plaire ;
Car un vieux *pa, pe, pi, po, pu.*

Si pour moi sa tendresse dure,
J'aurai toujours de la vertu ;
Mais s'il est brutal et bourru,
Ma bonne maman, je vous jure,
Qu'il sera *ca, ce, ci, co, cu.*

LES VIEILLARDS,

VAUDEVILLE DIALOGUÉ.

UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On se divertissait,
Avec grâce on dansait,
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence :
Les grâces, la danse
Sont en décadence,
Et le bal va
Cahin, caha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse:
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changemens, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les veuves, les mineurs
Avaient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenaient leur faiblesse:

Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur et pupille,
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux ;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle ;
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent ;
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leurs tendrons charmans
Conservaient la sagesse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
L'amant est habile,

La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécille,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
L'homme sombre et prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bornait sagement,
Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
Honteux d'être sage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage ;
A vingt il fait rage,
A trente il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les femmes, dès vingt ans,

Renonçaient aux amans ;
De leurs engagemens ,
Les devoirs importans
Les occupaient sans cesse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire ,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère :
La bonne y va
Cahin , caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Des riches partisans
Les trésors séduisans ,
Les fêtes , les présens
N'étaient pas suffisans
Pour vaincre une maîtresse :
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Un commis , sans peine ,
Gagne une Climène ;
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène ,

La vertu va
Cahin, caha.

LA VIEILLE, *au parterre.*

Dans ma jeunesse
Le spectacle chéri
Se voyait applaudi ;
Le théâtre garni,
Le parterre rempli
Nous comblaient d'allégresse :
Faites-nous voir encor cela ;
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle,
Pour vous notre zèle,
Constant et fidèle,
Jamais n'ira
Cahin, caha.

LE CARNAVAL,

VAUDEVILLE.

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

Ah ! que dans ces jours à Paris
Cupidon fait bien ses affaires !
Que l'on y dupe de maris !
Que l'on en fait accroire aux mères !
Censeurs, n'en dites point de mal;
Tout est permis en carnaval.

L'homme de robe est aujourd'hui
Bien attrapé, sans qu'il y pense;
Les amours s'ébattent chez lui,
Tandis qu'il dort à l'audience.
Censeurs, n'en dites, etc.

Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'amour sachant la tablature,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Censeurs, n'en dites, etc.

Tandis que monsieur Rigaudon
Répète en ville une écolière,
Un écolier donne leçon
A sa femme, qui sait lui plaire.
Censeurs, n'en dites, etc.

Contre ce docte médecin
C'est à tort qu'en tous lieux on crie:
Lorsqu'il détruit le genre humain,
Son épouse le multiplie.
Censeurs, n'en dites, etc.

Le banquier sur son écusson
Met des licornes apparentes;
Son épouse a grand soin, dit-on,
De rendre ses armes parlantes.
Censeurs, n'en dites, etc.

Le jour que Martin s'est pourvu
D'une femme prude et sévère,
Il a trouvé plus qu'il n'a cru;
Avant d'être époux, il fut père.
Censeurs, n'en dites, etc.

Qu'il fait bon chez Blaise aujourd'hui!
Il est tout cœur, il est tout ame!
Le bonhomme n'a rien à lui,
Son argent, son vin, ni sa femme.
Censeurs, n'en dites, etc.

Ces jours passés on m'a fait voir
En ces lieux une étrange chose;
Une veuve en grand désespoir,
Grand désespoir couleur de rose.
Censeurs, n'en dites, etc.

Ma mère, du matin au soir,
Me cherche un tendre époux qui m'aime:
Sous prétexte de me pourvoir,
Elle se pourvoit elle-même.
Censeurs, n'en dites, etc.

Mon papa, sortant du logis,
Laissa maman au lit malade:
Le soir au bal il fut surpris
De la trouver en mascarade.
Censeurs, n'en dites, etc.

Pour nous rendre tous satisfaits,
Venez voir la pièce nouvelle;
C'est une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zèle.
Censeurs, n'en dites point de mal;
Tout est permis en carnaval.

VAUDEVILLE.

Vive un amant
Pour être prévenant !
Au moindre mot il est en mouvement :
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Male-peste,
Comme il va !
C'est un charme que cela.
Dans un époux on voit tout le contraire :
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Hélas ! qu'en peut-on faire ?

Ah ! qu'un mari
Paraît doux et poli
Pour des beautés qu'il voit hors de chez lui !
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Male-peste,

Qu'il ressent
Pour elles d'empressement!
Mais du moment qu'il est dans son ménage,
Qu'il est sourd!
Qu'il est lourd!
Qu'il est gourd!
L'ennuyeux personnage!

Plus un client
Se fait voir opulent,
Plus l'avocat se fait voir éloquent:
Zeste, zeste,
Qu'il est preste!
Male-peste,
Comme il va
Dès qu'il voit briller cela!
Mais si quelqu'un l'aborde sans finance,
Qu'il est sourd!
Qu'il est lourd!
Qu'il est gourd!
Adieu son éloquence.

Quand un Gascon
Découvre la maison

D'un bon patron qui prête sans façon,
Zeste, zeste,
Qu'il est preste!
Male-peste,
Comme il va!
Dans un instant l'y voilà.
Mais quand il faut rendre ce qu'on lui prête,
Qu'il est sourd!
Qu'il est lourd!
Qu'il est gourd!
Bonsoir; l'affaire est faite.

Quand le destin
Nous met en beau chemin,
De tous côtés il nous vient un cousin:
Zeste, zeste,
Qu'il est preste!
Male-peste,
Comme il va
Prôner partout ce nom-là!
Mais s'il nous voit menacé de l'orage,
Qu'il est sourd!
Qu'il est lourd!

Qu'il est gourd !
Adieu le parentage.

Leste et fringant,
Le conseiller pimpant,
Dès qu'il apprend que sa nymphe l'attend,
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Male-peste,
Comme il va !
Dans un moment l'y voilà:
Mais quand il faut aller à l'audience,
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
*P*laideur, *p*rends *p*atience.

Lorsque Colin,
D'un air tendre et badin,
Veut me surprendre un amoureux larcin,
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Male-peste,
Comme il va !
C'est un charme que cela.

Si je lui dis un mot du mariage,
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Le badin devient sage.

Quand Arlequin
Voit le parterre plein,
Ce doux aspect d'abord le met en train :
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Mâle-peste,
Que de ris !
Que de sauts et de lazzis !
Mais quand il voit déserter son école,
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Adieu la capriole.

LES REQUÊTES,

VAUDEVILLE DIALOGUÉ.

UN PETIT MAITRE.

L'air des robins déplaît aux belles;
Plaise à l'Amour les bannir d'auprès d'elles!
Mais si quelqu'un prenait les airs exquis
Du petit-maître ou du marquis,
Qu'il soit aimé des plus cruelles.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE FEMME.

A mon époux je suis fidelle;
Mais à ses yeux je cesse d'être belle:
Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis
De ménager quelques amis;
Un mari par-là se rappelle.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN CAISSIER.

Je suis caissier ; Philis me presse
De lui montrer jusqu'où va ma tendresse :
Pour la meubler et la mettre en habits,
Dieu d'amour, qu'il me soit permis
D'altérer les fonds de la caisse.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE FILLE D'OPÉRA.

J'ai des talens, j'ai de la grace,
A l'Opéra je remplis bien ma place :
Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis,
S'il me vient quelques étourdis,
De les réduire à la besace.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN PETIT-MAITRE.

Pour un objet jeune et volage
J'ai consommé trop tôt mon héritage :

Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis,
Si j'ai maîtresse à cheveux gris,
De gruger jusqu'à l'équipage.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE VIEILLE.

Soumise à toi dès mon enfance,
J'ai bien gagné le droit de vétérance :
Puisqu'aujourd'hui mes beaux jours sont finis,
Dieu d'amour, qu'il me soit permis
De voir ma fille en survivance.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN MOUSQUETAIRE.

Je suis un jeune mousquetaire,
Frais et dispos, propre au tendre mystère :
Grand dieu d'amour, permettez qu'un bon vent
Me conduise sans accident
Jusqu'au rivage de Cythère.

L'AMOUR.

Soit : bon voyage au suppliant.

UN VIEILLARD.

Je veux, quoique sexagénaire,
Prendre une femme, et tâcher d'être père:
Je sais, Amour, que le risque en est grand;
Que votre secours tout puissant
Me fasse finir cette affaire
Sans porter le croissant.

L'AMOUR.

Néant.

UNE FINANCIÈRE.

Un sous-fermier dont je suis femme
Va près d'une autre user toute sa flamme:
Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis
De recourir à son commis;
D'autres le font sans qu'on les blame.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN GASCON.

J'ai de l'intrigue et du génie,
Mais pas le sou; Bordeaux est ma patrie:

Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis
D'en conter aux belles *gratis*,
Et d'user de mon industrie.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE COQUETTE.

Je suis jeune, je suis coquette;
Mais mon mari me défend la fleurette:
Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis
D'en imposer même à Thémis,
Pour le faire mettre en retraite.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN OFFICIER.

Au régiment je dois me rendre;
Il faut partir, je ne puis m'en défendre:
Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis
De brusquer la jeune Philis,
Car je ne saurais plus attendre.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE PROCUREUSE.

Mon mari, procureur habile,
Des biens d'autrui se réjouit en ville :
Grand dieu d'amour, qu'il me soit donc permis
De rogner sur ce qu'il a pris
Pour en aider quelque pupille.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

L'HOROSCOPE,

VAUDEVILLE.

D'un jeune plumet vif et tendre
Philis, voulant combler les vœux,
Fut à l'oracle pour apprendre
S'il aurait toujours mêmes feux.
On lui dit que, suivant l'usage,
Son bonheur le rendrait volage :
Beautés sensibles, songez-y,
Cet horoscope est accompli.

Un mari languissant, débile,
D'héritiers étant dépourvu,
Pour en avoir vit la Sibylle:
Voici ce qui fut répondu:
Le grand air te serait utile ;
Pour quelques mois quitte la ville:
Il est six jours hors de chez lui,
Et l'horoscope est accompli.

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procès,
Eut recours à l'astrologie
Pour en apprendre le succès.
On lui prédit victoire entière
Si madame suivait l'affaire :
Il le permit en bon mari,
Et vit l'horoscope accompli.

On prédit à certaine prude
Que l'amour vaincrait sa rigueur :
Elle redoubla son étude
Pour rendre l'oracle menteur.
Gens d'élite viennent chez elle ;
Aucun ne fléchit la cruelle :
Il se présente un étourdi,
Voilà l'horoscope accompli.

Un vieux et grave personnage
Dans l'hymen voulant s'engager,
L'oracle lui dit qu'à son âge
On doit craindre certain danger.
Toujours rempli de sa folie,
Un beau matin il se marie :
Hélas ! avant le jour fini
L'horoscope était accompli.

Sur le point de faire un voyage,
Damon voulut être éclairci
Si l'objet de son tendre hommage
Ne le mettrait pas en oubli.
On lui prédit que sa Climène
L'oublierait avant la quinzaine:
Il part dimanche, et le lundi
L'horoscope était accompli.

Quand on nous fit venir en France,
L'oracle nous dit qu'en ces lieux
Rien n'échappe à la connaissance
Des spectateurs judicieux,
Mais que souvent votre indulgence
Ranimerait notre espérance :
Puissions-nous encore aujourd'hui
Voir cet horoscope accompli ! (1)

---

(1) Ce couplet était chanté au nom des comédiens italiens.

ENCOR VIT-ON!

VAUDEVILLE.

QUAND une mère trop sauvage
Vous tient en cage,
Jeunes beautés, je vous plains fort:
Quel esclavage!
C'est une mort.
Mais quand la mère, moins chagrine,
Chez la voisine
Laisse aller par fois son tendron,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un mari, d'un caractère
Brusque et sévère,
Toujours veille, et jamais ne sort,
Quelle misère!
C'est une mort.
Mais quand un époux débonnaire,
Peu sédentaire,

Veut qu'on soit libre en sa maison,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Lorsque l'on sert une Climène
Trop inhumaine,
Qui s'effarouche à notre abord,
Ah ! quelle peine !
C'est une mort.
Mais quand Iris, devant sa bonne,
Fait la dragonne,
Et qu'en secret elle est mouton,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand une fillette jolie
Fait la folie
De prendre un vieux qui toujours dort,
La triste vie !
C'est une mort.
Mais pendant le tems qu'il sommeille,
Si l'amant veille,
Pour la consoler du grison,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un objet sexagénaire,
Qui cherche à plaire,
Veut qu'on lui marque un doux transport,
Quelle misère !
C'est une mort.
Mais lorsque la nymphe à lunette
A pour soubrette
Une jeune et fraîche dondon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand il faut souffrir la présence
Et la licence
Du traitant qui fait le milord,
Quelle souffrance !
C'est une mort.
Mais quand le riche personnage
Nous dédommage
Des mauvais tours du pharaon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un amant, sous notre empire,
Toujours soupire,

Et par ses plaintes nous endort,
Ah ! quel martyre !
C'est une mort.
Mais quand un galant sait nous dire
Le mot pour rire,
Avec la petite chanson,
Hon, hon,
Encor vit-on.

ARLEQUIN.

Lorsqu'en ces lieux l'écho résonne,
Et que personne
N'y vient, malgré tout notre effort,
Ah ! j'en frissonne !
C'est une mort.
Mais quand il faut que l'on se serre
Dans le parterre,
Dans les loges et le balcon,
Hon, hon,
Encor vit-on. (1)

---

(1) Ce couplet était chanté par l'arlequin de la Comédie Italienne.

LE POUVOIR DE L'OR.

VAUDEVILLE.

N'attendez pas qu'ici l'on vous révère,
Si Plutus n'est votre dieu tutélaire :
Sans son pouvoir,
Tout le savoir
Qu'on peut avoir
Ne peut valoir ;
Rien ne répond à notre espoir :
Le tems n'y peut rien faire.
Mais quand on tient ce métal salutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme et ravit,
Chacun nous rit,
Tout réussit ;
Veut-on charge, honneur ou crédit,
Un jour en fait l'affaire.

Dans ce séjour on met tout à l'enchère ;
Rien ne s'y fait sans l'appât du salaire :

Valets, portier,
Clercs et greffier,
Commis, fermier
Sont sans quartier:
On beau gémir et crier,
Le tems n'y peut rien faire.
Mais si l'on joint l'argent à la prière,
Le plus rétif,
Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif:
Tout marche, tout est attentif,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux, une tendre bergère
S'en tient au choix que son cœur lui suggère:
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas;
De tous ses biens on ne fait cas:
Le tems n'y peut rien faire.
De nos beautés la maxime est contraire:
Fût-ce un pallot,
Un idiot,

Un maitre sot,
Un ostrogot,
S'il est pourvu d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux, une riche héritière
N'est point l'objet qu'un amant considère :
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur ;
Ses feux ont toujours même ardeur :
Le tems n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime est contraire :
Bons revenus,
Contrats, écus
Sur les vertus
Ont le dessus ;
De tels nœuds sont bientôt rompus :
Un jour en fait l'affaire.

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythère :
Mari jaloux,
Femme en courroux,

Ferment sur nous
Grille et verroux;
Le chien nous poursuit comme loups:
Le tems n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord;
Le mari sort,
Le chien s'endort,
Femme et soubrette sont d'accord:
Un jour finit l'affaire.

Tant que Philis eut un destin prospère,
Plus d'un amant lui dit d'un air sincère:
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'Amour pour eux
Fixe mes vœux;
Chaque instant redouble mes feux:
Le tems n'y peut rien faire.
Plutus parti, Philis parut grand'mère:
Plus de trésor,
Plus de Médor;

Flamme et transport
Prirent l'essor,
L'Amour s'enfuit et court encor :
Un jour finit l'affaire.

Lorsqu'un auteur, instruit dans l'art de plaire,
Trouve des traits ignorés du vulgaire,
On l'applaudit,
On le chérit,
Grand et petit
En font récit;
Jamais l'ouvrage ne périt :
Le tems n'y peut rien faire.
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire,
Le spectateur,
Fin connaisseur,
Contre l'auteur
Est en rumeur;
La pièce meurt malgré l'acteur :
Un jour finit l'affaire.

MUSETTE.

Fortune inconstante,
Tes biens qu'on vante
Ne pourront jamais
M'éblouir par leurs attraits :
A la douce ivresse
De la tendresse
Je livre mon cœur,
Et j'en fais tout mon bonheur :
C'est une folie,
Je le sens bien ;
Mais je ne sais rien
De si doux dans la vie.

La jeune bergère
Qui m'a su plaire
Fait tous mes plaisirs,
Et fixe tous mes desirs.
Tant que le jour dure,
Sur la verdure,
Nos cœurs amoureux
Bénissent leurs tendres feux.
C'est une folie, etc.

Toute la science,
La connaissance
Qui peut me charmer,
C'est l'art de plaire et d'aimer.
La philosophie
Que j'étudie,
Se prend dans les yeux
Du cher objet de mes vœux.
C'est une folie, etc.

L'ART D'ÊTRE AIMABLE,

VAUDEVILLE.

De la sombre jalousie,
Maris, fuyez le poison;
Cette noire frénésie
Vous prive de la raison.
Si des rivaux redoutables
Causent vos tourmens secrets,
En vous rendant plus aimables,
Renversez tous leurs projets.

Pour l'objet qui vous engage
Devenez plus complaisans;
Par un gracieux langage,
Méritez des soins constans:
L'époux qui gronde et murmure,
Sur le livre du destin,
Est mis, en grosse écriture,
Au chapitre de Vulcain.

Si votre épouse est fidelle,
A tort vous vous alarmez ;
Si l'amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez :
Par douceur vous pourriez être
Excepté du fort commun;
Mais si vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un....

Argus, auprès d'une belle,
Eut beau veiller nuit et jour,
Malgré sa garde éternelle,
Il fut dupé par l'amour.
Si ce gardien si sévère
Ne put rien avec cent yeux,
Hélas ! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux?

La contrainte dont on use
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruse,
Et les desirs d'un amant :
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un surveillant.

Pour trop user de remède,
Bien souvent on se détruit ;
De l'erreur qui vous possède,
Jaloux, c'est là tout le fruit :
Vos précautions sévères
Avancent l'instant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réalisent votre mal.

LE POUVOIR DE LA BEAUTÉ,

VAUDEVILLE.

Aimable sexe, vos lois
Ont des droits
Sur les dieux comme sur les rois.
Voulez-vous la paix ou la guerre,
De votre arrêt on ne peut appeler :
Pour troubler ou calmer la terre
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Tout est possible à votre art ;
Un vieillard
Rajeunit par votre regard :
Pour dompter le cœur d'un Achille,
Pour engager un Hercule à filer,
Et pour rendre un sage imbécille
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Un avocat, bon latin,
Cite en vain

Cujas, Barthole et Dumoulin;
On est sourd à son éloquence
Dès qu'au barreau Philis vient s'installer:
Pour faire pencher la balance
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Pour avoir à votre choix
Des emplois,
D'une belle empruntez la voix:
Un sujet que Philis présente,
Sans rien savoir, pourra bientôt briller:
Pour en faire l'un des quarante
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Je ne vais point au vallon
D'Apollon
Quand je veux faire une chanson:
Le beau feu qu'Aminte m'inspire
Vaut bien celui dont ce dieu fait brûler;
Et pour faire parler ma lyre
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

Si j'avais un inconstant
Pour amant,
Je craindrais peu son changement:

J'aurais tort de m'en mettre en peine ;
Il en est cent que je puis enrôler:
D'ici j'en vois une douzaine ,
Et mes yeux n'ont qu'à parler.

Auteurs, soyez désormais
Plus discrets;
N'attaquez plus ces doux objets.
En vain l'on vante votre ouvrage,
D'un feu divin il a beau pétiller:
Pour vous causer un prompt naufrage
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

ARLEQUIN, *au public.*

Si vous voulez qu'arlequin
Soit en train ,
Venez, belles; tout sera plein.
Je capriole pour vous plaire;
Applaudissez , je saurai redoubler :
Un *bis* ne m'embarrasse guère ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

VAUDEVILLE

DE L'ÉCOLE DES MÈRES.

Mère qui tient un jeune objet
Dans une ignorance profonde,
Loin du monde,
Souvent se trompe en son projet:
Elle croit que l'amour s'envole
Dès qu'il aperçoit un Argus:
Quel abus!
Il faut l'envoyer à l'école.

La beauté qui charme Damon
Se rit des peines qu'il endure:
Il murmure.
Moi je trouve qu'elle a raison:
C'est un conteur de faribole
Qui n'ouvre point son coffre fort.
Le butord!
Il faut l'envoyer à l'école.

Si mes soins pouvaient vous toucher,
Me dit un jour le beau Silvandre
D'un air tendre...
Que feriez-vous ? dis-je au berger.
Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot.
Le grand sot !
Il faut l'envoyer à l'école.

Claudine un jour dit à Lucas :
J'irai ce soir à la prairie ;
Je vous prie
De ne point y suivre mes pas.
Il le promit, et tint parole :
Oh ! qu'il entend peu ce que c'est !
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur auprès de Blaise;
Sur sa chaise
Le pauvre enfant s'évanouit.
Blaise, pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussitôt :
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.

Universitas
BIBLIOTHECA

L'amant de la jeune Philis
Étant prêt à s'éloigner d'elle,
Chez la belle
Il envoie un de ses amis :
Vas-y, dit-il, et la console.
Il se fie à son confident :
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'école.

Aminte, aux yeux de son barbon,
A son grand neveu cherche noise ;
La matoise
Veut le chasser de la maison.
L'époux la flatte et la cajole
Pour faire rester son parent :
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école.

A QUELQUE CHOSE
MALHEUR EST BON,

VAUDEVILLE.

La critique afflige un auteur,
Mais souvent il en est meilleur :
Pour limer ses vers et sa prose,
Le sifflet est un aiguillon.
A quelque chose
Malheur est bon.

Damon, dans un poste brillant,
Était bourru, fier, insolent :
La chance tourne ; on le dépose :
Le voilà doux comme un mouton.
A quelque chose, etc.

Climène, avant certain écart,
Médisait du tiers et du quart :
Sa langue aujourd'hui se repose ;
L'Amour l'a mise à la raison.
A quelque chose, etc.

Un ennemi nous rend prudens.
Un rival nous rend plus ardens:
Souvent un mal d'un bien est cause,
Une faute sert de leçon.
A quelque chose, etc.

Lise, un jour, par le tendre enfant
Se trouva prise en folâtrant:
Depuis ce moment elle n'ose
Badiner avec Cupidon.
A quelque chose, etc.

Femme qui n'est point en défaut
A son mari parle bien haut:
Celle dont la satire cause
File doux avec le patron.
A quelque chose, etc.

Maris dont on charge le front,
Consolez-vous de cet affront:
Il est vrai que sur vous l'on glose;
Mais l'or chez vous pleut à foison.
A quelque chose, etc.

Fille d'un commerce galant
Sait mettre à profit son talent :
Aux dépens du dinde elle arrose
Le gosier d'un jeune pinçon.
A quelque chose, etc.

Un soir, en allant chez Laïs,
On vola le jeune Damis :
Ce vol à ses amours s'oppose ;
Il est sage, grâce au larron.
A quelque chose, etc.

Sortant un jour de Saint-Bonnet,
Notre fiacre rompit tout net ;
Il nous fallut faire une pause
Et vider encore un flacon.
A quelque chose, etc.

Depuis qu'un malheureux procès
De ma table a borné les frais,
Ma porte au parasite est close,
Et je ne vois plus de gascon.
A quelque chose, etc.

Depuis qu'au rosier de l'Amour
Je me suis piqué l'autre jour,
Quand je veux cueillir une rose,
J'y vais avec précaution.
A quelque chose, etc.

De rhubarbe un vaisseau rempli
Dans les flots vient d'être englouti :
Ce naufrage-là sera cause
Qu'on vivra sans purgation.
A quelque chose, etc.

AU PUBLIC.

Le beau tems est mauvais pour nous;
Messieurs, il nous prive de vous:
Un tems disgracieux nous cause
Du plaisir et de la moisson.
A quelque chose
Malheur est bon.

L'ESPRIT A LA MODE,

VAUDEVILLE.

Dans un solide et juste écrit
Fuir le clinquant et la bassesse,
D'un aimable et galant habit
Savoir embellir la sagesse,
Voilà le bon esprit.
Dans le brillant Phébus d'une ode
Prodiguer un servile encens,
A quelques traits éblouissans
Immoler raison et bon sens,
Voilà l'esprit à la mode.

Des autres goûter le récit,
Vouloir que tout le monde plaise,
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à son aise,
Voilà le bon esprit.
Du cercle, censeur incommode,
S'emparer de tout l'entretien,
Ne trouver brillant que le sien,

Parler beaucoup, ne dire rien,
Voilà l'esprit à la mode.

Vivre sans noise et sans dépit,
N'être jamais, en mariage,
Contredisant ni contredit,
Borner ses soins à son ménage,
Voilà le bon esprit.
Toujours l'un à l'autre incommode,
N'avoir en rien, même vouloir,
Loger ensemble sans se voir,
Jamais ni bonjour ni bonsoir,
Voilà l'esprit à la mode.

Tenir avec gens qu'on choisit
De doux propos qu'on assaisonne,
Répandre un sel qui divertit
Sans jamais offenser personne,
Voilà le bon esprit.
Dans une histoire que l'on brode
Charger vivement les portraits,
D'Iris mettre au jour les secrets,
Accabler les absens de traits,
Voilà l'esprit à la mode.

Vivre comme un cœur noble vit,
Et volontiers ouvrir sa bourse,
Mais pour le tems où l'on vieillit
Se ménager une ressource,
Voilà le bon esprit.
Jusqu'à leur dernier période
Pousser la dépense et les frais,
Se livrer aux plus grands excès,
Pour manquer et languir après,
Voilà l'esprit à la mode.

Comme au grand parler au petit,
Au faible comme au fort complaire,
Généreux sans faste et sans bruit,
Faire des plaisirs et les taire,
Voilà le bon esprit.
Fuir ceux que la peine incommode,
Chercher ceux de qui l'on attend,
Du moindre service qu'on rend
Faire le public confident,
Voilà l'esprit à la mode.

Avant de se rendre érudit
Se mettre au fait de sa patrie,

Savoir Paris avant Madrid,
Savoir l'Europe avant l'Asie,
Voilà le bon esprit.
Connaître le peuple antipode
Sans savoir où Londre est placé,
Dans l'histoire grecque versé,
Sur la nôtre être à l'*a*, *b*, *c*,
Voilà l'esprit à la mode.

Sans regarder comme on conduit
La barque de la république,
Vivre en repos dans son réduit,
Et bien régler son domestique,
Voilà le bon esprit.
Des grands censurer la méthode,
Fronder tout haut les potentats,
Pour arranger tous les états
A son chez soi ne penser pas,
Voilà l'esprit à la mode.

Pour la probité qui languit,
Pour les cliens dans l'indigence
Des lois employer le crédit,
A peu de frais, en diligence.

En dépit du droit et du code,
Faire jouir des héritiers,
A la barbe des créanciers,
Pendant des quarante ans entiers,
Voilà l'esprit à la mode.

Veiller lorsque le soleil luit,
Dormir quand il faut qu'on repose,
Faire tout dans le tems prescrit,
Placer en son lieu chaque chose,
Voilà le bon esprit.
Vivre sans règle et sans méthode,
Brusquer quand il faut réfléchir,
Prolonger quand il faut finir,
Raisonner quand il faut agir,
Voilà l'esprit à la mode.

Quand, par hasard, on réussit,
Ne point s'enivrer du suffrage,
Sur les ouvrages que l'on fit
Tenir un modeste langage,
Voilà le bon esprit.
Pour quelques vers qu'on raccommode,
Pour quelque distique ou rondeau

Se mettre à côté de Boileau,
Disputer le pas à Rousseau,
Voilà l'esprit à la mode.

Par un agréable débit
De contes, bons mots, épigrammes,
Par un discours qui réjouit
Trouver l'art d'amuser les dames,
Voilà le bon esprit.
Du jeu posséder la méthode,
Savoir lansquenet, biribi,
Brelan, pharaon, reversi,
Comète, quadrille et tritri,
Voilà l'esprit à la mode.

Du gain subjuguer l'appétit
Dans les emplois que l'on exerce,
Faire un légitime profit
Dans la finance ou le commerce,
Voilà le bon esprit.
Se fonder un état commode
Par un équivoque butin,
Dont on achète, un beau matin,
De grands titres sur parchemin,
Voilà l'esprit à la mode.

Vivre sans noise et sans dépit,
N'être jamais en mariage
Contredisant ni contredit,
Borner ses soins à son ménage,
Voilà le bon esprit.
Toujours l'un à l'autre incommode,
N'avoir en rien même vouloir,
Loger ensemble sans se voir,
Jamais ni bonjour ni bonsoir,
Voilà l'esprit à la mode.

LA FLEURETTE,

VAUDEVILLE.

C'est dans ce champêtre séjour
Que les feux sont durables :
Les cœurs y sont du dieu d'amour
Les temples véritables.
La ville aujourd'hui ne produit
Que quelques amourettes,
Qu'un jour fait éclore et détruit
Comme les fleurettes.

L'amour délicat est toujours
Fidèle à la nature ;
Dans le maintien, dans les atours
Trop d'art lui fait injure.
Loin des jardins les plus brillans
Souvent il fait retraite,
Pour aller cueillir dans les champs
La simple fleurette.

Par un jargon vif et galant
Nos amans nous abusent;
D'amuser ils ont le talent,
Mais toujours ils amusent:
Ce sont d'agréables trompeurs
Au métier d'amourette,
Qui savent, pour cueillir des fleurs,
Semer la fleurette.

Du petit-maître sémillant
Redoutez la tendresse;
Plus il paraît vif et brillant,
Plus sa flamme est traîtresse:
Belles, ne vous y fiez pas;
Ce papillon vous guette
Pour flétrir vos jeunes appas
Comme une fleurette.

Dans l'amaranthe et dans le lis
Je vois trop d'étalage;
Des œillets d'Inde et des soucis
Je ne puis faire usage;
La tubéreuse a trop d'odeur;
La pensée est discrette:
Non, rien ne flatte plus mon cœur
Que cette fleurette.

Vous vous perdez, maris coquets,
Par vos ardeurs follettes:
Ne vous déférez-vous jamais
De l'erreur où vous êtes?
Vous laissez dans votre jardin
Périr des fleurs parfaites,
Pour cueillir chez votre voisin
De simples fleurettes.

N'écoutons point le vain jargon
Dont nous bercent les hommes;
Tout est zéphir ou papillon
Dans le siècle où nous sommes:
Pareils, dans leur volage ardeur,
Aux abeilles coquettes,
Sitôt qu'ils ont pillé la fleur,
Adieu les fleurettes.

Notre esprit dans notre printems
Abonde en fleurs nouvelles;
Sans peine l'été de nos ans
En produit d'assez belles;
Notre automne encor voit pousser
Quelque fleur joliette:
Mais quand l'hiver vient nous glacer,
Adieu la fleurette.

Vous que l'avarice réduit
A trop d'économie,
Vainement l'Amour vous conduit
Chez une belle amie :
Voulez-vous bientôt recevoir
Le doux fruit d'amourette,
De Plutus penchez l'arrosoir
Sur votre fleurette.

Chez nos savans le froid pavot
Est une fleur commune ;
L'oreille d'ours est le vrai lot
Des hommes de fortune ;
Le muguet des petits collets
Est l'image parfaite :
Tout est rose chez les plumets ;
Vive leur fleurette!

AU PARTERRE.

Si vous nous avez accordé,
Messieurs, votre suffrage,
Doit-on se croire assez fondé
Pour en prendre avantage?
Non, non; ce serait se flatter
D'une gloire indiscrette :
Ce qu'on vient de vous présenter
N'est qu'une fleurette.

Souvent à des morceaux pompeux
La fortune est cruelle ;
Mais quelquefois on est heureux
Dans une bagatelle :
Le vent qui brise les ciprès,
Et par terre les jette,
Respecte les faibles attraits
De l'humble fleurette.

LA COMÉDIE ET L'OPÉRA,

VAUDEVILLE.

Voir une mère, au déclin de ses ans,
Plus que sa fille à l'affût des amans,
C'est une comédie.
Si quelqu'un entreprend de guérir sa folie,
Rarement il réussira :
C'est un opéra.

Voir un vieillard, amoureux d'un tendron,
S'adoniser, faire le Céladon,
C'est une comédie.
Qu'il ne s'expose pas à chanter en partie;
Jamais juste il n'entonnera :
C'est un opéra.

Voir une nymphe en superbes atours
De son vernis faire parade au cours :
C'est une comédie.
Ne vous y trompez pas; sa beauté récrépie
Avec le jour disparaîtra :
C'est un opéra.

Voir un commis, en surtout broché d'or,
Lorgnette en main, trancher du matador;
C'est une comédie.
Pour guérir son esprit de cette frénésie,
Vainement on le sifflera :
C'est un opéra.

Lorsqu'un amant ne forme que des vœux,
On le méprise, on se rit de ses feux:
C'est une comédie.
Mais si pour son Iris sa bourse se délie,
Jusqu'à la coulisse il viendra:
C'est un opéra.

Tant que deux cœurs sont unis par l'amour,
Au dénouement ils visent nuit et jour:
C'est une comédie.
Mais si le dieu d'hymen par malheur les allie,
Au second acte on bâillera:
C'est un opéra.

Voir une femme adorer son époux,
Le prévenir par les soins les plus doux,
C'est une comédie.
Que cet époux si cher vienne à perdre la vie,
La veuve, en chantant, pleurera :
C'est un opéra.

Voir un jaloux, la rage dans les yeux,
Dans ses transports quereller jusqu'aux dieux,
C'est une comédie.
Mais il a beau crier et se mettre en furie,
Chez lui toujours on dansera :
C'est un opéra.

Chacun pour plaire affecte un beau jargon,
Change à son gré de visage et de ton,
Comme à la comédie.
La raison vainement blâme cette manie;
Toujours de mal en pis on va,
Comme à l'Opéra.

CHANSON.

Qu'un petit-maître,
Avec ses airs pimpans,
Chez une actrice de vingt ans
La bourse vide ose paraître,
Ah! ah!
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, fa li ra, lon fa.

Qu'une antiquaille,
Avec ses faux attraits,
Veuille avoir, sans payer les frais,
Un soupirant de belle taille,
Ah! voyez donc comme elle y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Qu'un robin lutte
Contre un jeune plumet,
Et qu'il veuille avoir un objet
Qu'un mousquetaire lui dispute,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Qu'un buraliste
Veuille être directeur,
Sût-il son barême par cœur,
Si sa femme au fermier résiste,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Qu'un vieux druide,
De vigueur dépourvu,
Pour éviter d'être cocu,
Tienne sa jeune femme en bride,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Que d'une belle
Un gascon soit féru,
S'il faut, pour être bien reçu,
Par des présens briller chez elle,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Qu'à l'audience
Un plaideur indigent
Veuille avoir raison sans argent,
Quand son adversaire finance,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Qu'une marchande
Veuille faire un gros gain
Sans avoir dans son magasin
Quelque tendron qui l'achalande,
Ah! voyez donc comme elle y viendra!
Ta ri ta tou, etc.

Qu'un astrologue
Veuille prévoir l'instant
Où l'influence du croissant
Doit le mettre au grand catalogue,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, falira, lon fa. (1)

---

(1) Quoique ce refrain ne soit plus à la mode, la chanson a paru digne d'être conservée, ainsi que plusieurs autres que l'on trouvera dans cet ouvrage.

LES HOCHETS,

VAUDEVILLE.

AIR : De tous les capucins du monde.

On l'a dit, et je le répète,
L'homme est toujours à la bavette ;
Mille puérils passe-tems
Ne quittent jamais son idée :
On a des hochets en tout tems ;
A tout âge on a sa poupée.

Médor, toujours à sa toilette,
Pour ses habits seuls s'inquiète ;
De se voir et se faire voir
Il a toujours l'ame occupée :
Son hochet est dans son miroir,
Et sa figure est sa poupée.

Harpagon sans cesse calcule
Ce que par mois il accumule ;
Gagner est l'unique souhait
Dont sa cervelle soit frappée :
Le beau métal est son hochet ;
Sa bourse lui sert de poupée.

Césarion n'a dans la tête
Que bataille, exploits et conquêtes;
Cet illustre et vaillant guerrier
Brave le salpêtre et l'épée:
Son hochet est dans le laurier;
La gloire devient sa poupée.

Gourmandin, fameux parasite,
Aux bonnes tables rend visite;
Son cœur, grand ami du buffet,
Ne cherche que franche lipée:
Le verre lui sert de hochet,
Et la bouteille est sa poupée.

L'abbé muguet souvent se mire,
Grimace, minaude, s'admire;
Tous ses soins sont pour son toupet
Et sa perruque retapée:
Sa tabatière est son hochet;
Sa tête lui sert de poupée.

AUTRE.

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Quand d'un air soumis on m'aborde
Pour m'entretenir sans témoins ;
Quand on me flatte, et qu'on m'accorde
La victoire sur tous les points ;
Quand sur mon habit, que l'on frotte,
On voit du noir qu'on veut ôter,
Je me doute alors de la botte
Qu'un emprunteur va me porter.

Quand je verrais ma cave pleine
D'un breuvage digne des dieux ;
Quand j'aurais le cœur de Climène,
Quand je fixerais tous ses vœux ;
Quand je tiendrais dans ma cassette
Cinq cents marcs de riche métal,
Je serais moins gai qu'un poëte
Qui voit écraser son rival.

Quand on trouve le vestibule
Trop ennuyeux, trop fatigant;
Quand pour supplanter un émule
On n'est pas assez intrigant;
Quand le manège sait déplaire,
Quand on refuse d'encenser,
Quand on est trop vrai, trop sincère,
A la cour il faut renoncer.

Quand on veut voir quelque ménage
Où l'on n'entende point gronder;
Quand on veut voir quelque partage
Où l'on s'arrange sans plaider;
Quand on veut voir veuve jolie
Que rien ne puisse consoler,
Apprenez-moi, je vous supplie,
Dans quel pays il faut aller.

Quand un papa souvent en ville
Va porter ses feux inconstans;
Quand au brelan, quand au quadrille
La maman donne tout son tems;
Quand la gouvernante babille
Avec Lafleur et Bourguignon,
C'est un grand hasard si la fille
Echappe aux traits de Cupidon.

Quand chez une fille jolie
Je vois quelqu'un donner le ton;
Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit non,
Quand tout, jusqu'au chien de la belle,
Pour lui devient un vrai mouton,
Je sais qui c'est, et je l'appelle
Le pourvoyeur de la maison.

Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras;
Quand elle est rêveuse, distraite,
L'esprit toujours dans l'embarras;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend sonner,
Maman, cela vous fait connaître
Qu'au notaire il faut la mener.

Quand verrons-nous dans l'opulence
Quelqu'un conserver la douceur?
Quand verrons-nous dans le silence
Les amans cacher leur bonheur?
Quand verrons-nous un esprit sage
Corriger tous nos étourdis?
Tout cela se verra, je gage,
La semaine des trois jeudis.

Quand Philis est-elle charmée ?
Quand sa rivale a du dessous.
Quand Florise est-elle alarmée ?
Quand elle voit son vieux jaloux.
Quand un auteur sait-il produire ?
Quand la gaîté sait l'inspirer.
Quand voit-on les médecins rire ?
Quand la fièvre nous fait pleurer.

ON VOUS EN RATISSE,

CHANSON.

On peut encor dans ce tems,
Avant l'âge de quinze ans,
Trouver quelque objet novice:
Mais passé cet âge-là,
On vous en ratisse, tisse, tisse,
On vous en ratissera.

Vous qui fermez les verroux
Pour empêcher que chez vous
Le tendre amour ne se glisse,
C'est un abus que cela.
On vous en ratisse, etc.

Dans l'absence des plumets
On vous voit, gens du palais,
Briller dans la tendre lice:
Mais quand l'officier viendra,
On vous en ratisse, etc.

Tant que vous dépenserez,
Amans, vous réussirez;
L'amour vous sera propice:
Mais quand l'argent manquera,
On vous en ratisse, etc.

Maris qui vous absentez,
Vainement vous vous flattez
Que sur la femme d'Ulysse
La vôtre se réglera:
On vous en ratisse, etc.

Belles, désabusez-vous,
Si vous croyez qu'un époux,
Tel que celui d'Euridice,
Jusqu'aux enfers vous suivra:
On vous en ratisse, etc.

Si vous cherchez aujourd'hui
Chez les grands un sûr appui,
Au palais prompte justice,
Des agnès à l'Opéra,
On vous en ratisse, etc.

CHANSON A BOIRE.

Air du Confiteor.

Pour détruire le genre humain,
Les dieux ont inondé la terre :
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau ;
Des dieux c'est le plus grand fléau.

Phaéton, ce jeune éventé,
Qui voulut éclairer le monde,
Par la foudre précipité,
Du Pô s'en alla boire l'onde.
Amis, etc.

Le modèle fameux des sots,
Le fat et l'orgueilleux Narcisse,
Un jour se mirant dans les flots,
Y trouva son juste supplice.
Amis, etc.

Icare, voulant jusqu'aux cieux
Élever son vol téméraire,
De son projet audacieux
Dans l'onde reçut le salaire.
Amis, etc.

Ce peuple où Latone en danger
Souffrit un si cruel outrage,
En grenouilles s'est vu changer:
L'onde fut son triste breuvage.
Amis, etc.

Aux enfers un cruel destin
Fait soupirer les Danaïdes;
Elles versent de l'eau sans fin
Pour expier leurs parricides.
Amis, etc.

Que les mortels étaient heureux
Dans l'âge où régnait l'innocence!
Il ne manquait rien à leurs vœux;
Le vin coulait en abondance.
Buvons de ce jus précieux;
C'est le plus beau présent des cieux.

Pour prix de sa rare vertu,
Noé, ce fameux patriarche,
Reçut du ciel le bois tortu
Sitôt qu'il fut sorti de l'arche.
Buvons, etc.

AUTRE.

Quelle couleur est plus vermeille
Que le nectar de ma bouteille !
C'est crime d'y mettre de l'eau ;
Rien n'est si beau :
Quand on en boit, sa douce flamme
Chatouille jusqu'au fond de l'ame.
Mes amis, faites-m'en raison ;
Rien n'est si bon.

Ah ! que ma Climène est charmante !
Sa beauté naïve et touchante
Surpasse tout l'art du pinceau ;
Rien n'est si beau :
Mais ce qui la rend adorable,
C'est son humeur toujours aimable ;
Elle est plus douce qu'un mouton :
Rien n'est si bon.

Tout est charmant à cette table ;
Mais la maîtresse incomparable
En est le plus friand morceau ;
Rien n'est si beau:
De mille attraits elle assaisonne
Les mets exquis qu'elle nous donne;
Avec elle on est sans façon :
Rien n'est si bon.

Vive le dieu de la richesse
Pour éblouir une maîtresse !
Non, l'Amour avec son flambeau
N'est pas si beau :
Sans art, sans esprit, sans adresse
Il vient à bout d'une tigresse.
Non, tout le savoir d'Apollon
N'est pas si bon.

Jeunes beautés qui voulez rendre
Un cœur toujours soumis et tendre,
Aujourd'hui c'est du fruit nouveau;
Rien n'est si beau:
En marchant dans la tendre lice,
Gardez que le pied ne vous glisse :
Retenez bien cette leçon ;
Rien n'est si bon.

Un amant pour fléchir sa belle
Lui jure une ardeur éternelle,
Qui doit brûler jusqu'au tombeau;
Rien n'est si beau:
Mais, hélas! le trompeur la quitte,
Et, comme Jason, prend la fuite,
Quand il a conquis la toison:
Rien n'en est bon.

Maris, voulez-vous que vos femmes
Vous conservent toutes leurs flammes,
Et qu'aucun n'ait part au gâteau,
Rien n'est si beau!
Par une douce complaisance,
Excitez-les à la constance:
Pour les ranger à la raison,
Rien n'est si bon.

D'un époux l'humeur est charmante
Lorsque du logis il s'absente;
Il est galant et damoiseau;
Rien n'est si beau:
Chez lui si toujours il murmure,
Toujours gronde, toujours censure.
Hélas! comment l'aimerait-on?
Rien n'en est bon.

Avant les nœuds du mariage,
Une fillette, douce et sage,
Rougit à l'aspect d'un chapeau ;
Rien n'est si beau :
Dès que le contrat est en forme,
En démon l'ange se transforme,
Et la brebis devient dragon ;
Rien n'en est bon.

Quand une agnès sort de la grille,
Son prétendu d'aise pétille ;
De la vertu c'est le tableau ;
Rien n'est si beau:
Mais souvent c'est la plus habile
A tromper un époux docile ;
Et pour en faire un Actéon
Rien n'est si bon.

AUTRE.

AIR : Vous qui du vulgaire stupide.

Septembre est le mois agréable
Où le tems est calme et serein :
Dans cette saison favorable,
De bonnes gens font le bon vin.
Pendant l'hiver on se rassemble
Près du feu, joyeux et contens ;
On cause, on rit, on boit ensemble :
Le bon vin fait de bonnes gens.

Des combats le dieu redoutable
Jadis à Vénus fit sa cour :
Pour lors, si l'on en croit la fable,
Le Plaisir engendra l'Amour.
Au doux auteur de sa naissance,
Bornant sa gloire et son desir,
Tous les jours, par reconnaissance,
L'Amour engendre le Plaisir.

Dans le tems où l'on voit éclore
De nos ans la première fleur,
Le scrupule nous parle encore;
La raison maîtrise le cœur:
Mais quand le Tems, d'un vol rapide,
Nous mène à l'ardente saison,
Nos passions sont notre guide;
Le cœur maîtrise la raison.

Dans un éternel esclavage,
Quand la gloire tient un seigneur,
Quoiqu'il reçoive maint hommage,
Ce bien n'est-il pas un malheur?
Loin de la cour et de la ville
Quand le sort force un citoyen
D'aller jouir d'un sort tranquille,
Ce malheur n'est-il pas un bien?

Quand un seigneur paie (1) ses dettes,
Quand, fidèle à son premier choix,
Il fuit toutes les amourettes,
Ce seigneur vit comme un bourgeois:

---

(1) PAYE SES DETTES fait un hiatus qui était encore permis aux chansonniers lorsque Panard écrivait: on ne le permet plus aujourd'hui.

Quand un bourgeois pour sa cuisine
Compte sur les fonds d'un prêteur ;
Quand une actrice le ruine,
Ce bourgeois vit comme un seigneur.

Damon pour fléchir sa maîtresse
Lui promet un meuble complet :
Il court acquitter sa promesse ;
Aussitôt dit, aussitôt fait.
En reçoit-il la récompense,
De n'en rien dire on lui prescrit :
Mais, loin de garder le silence,
Aussitôt fait, aussitôt dit.

Quand j'examine tes ouvrages,
Plutus, je m'étonne et je dis :
Quel manège dans les ménages !
Que l'argent fait de bons maris !
Par une juste conséquence
On m'entend crier à l'instant :
O trop heureuse complaisance !
Que les bons maris font d'argent !

Un jeune écolier près d'Ismène
A beau se sentir émouvoir,
Il tremble, il étouffe sa peine ;
Chez lui pouvoir est sans savoir:

Quand un vieux soupirant s'engage,
Sa langue fait bien son devoir;
Mais à quoi sert son beau langage?
Chez lui savoir est sans pouvoir.

Quand les mains vides l'on s'approche
De quelque lyrique tendron,
Son cœur est plus dur qu'une roche;
Le mouton devient un dragon:
Mais quand le beau métal arrive,
A l'aspect de ce factoton,
La raison fuit, l'honneur s'esquive;
Le dragon devient un mouton.

Belles, quelle est votre puissance!
Voulez-vous pousser un nigaud,
Dans un moment votre assistance
Le fait monter du bas en haut:
Quelqu'un a-t-il su vous déplaire,
Fût-il un Hercule, un Atlas,
Dans un moment votre colère
Le fait tomber du haut en bas.

Sur le secret qu'on doit aux belles,
Sur la foi qu'on doit aux maris,
Sur la mode et les bagatelles,
Bordeaux le dispute à Paris:

Sur les apparences frivoles,
Sur les sermens trompeurs et faux,
Sur l'enflure des hyperboles,
Paris le dispute à Bordeaux.

Le bon sens quelquefois éclaire
Des esprits sans arts, sans talens;
Tout ce que disent Jacque et Pierre
C'est raison sans raisonnement :
L'erreur le plus souvent habite
Où règne clinquant et jargon;
Tout ce qu'un ergoteur débite
C'est raisonnement sans raison.

AUTRE.

Boire à longs traits
De ce vin frais,
Et ne quitter jamais la table
Que pour chanter,
Rire et sauter,
C'est jouir d'un sort agréable :
Mais un plaisir encor plus doux,
Est celui d'être auprès de vous.

Quand je vous vois,
Au sort des rois,
Non, je ne porte point d'envie :
Vous obéir
Et vous servir
Fait tout l'agrément de ma vie :
Mais un plaisir encor plus doux
Est celui d'être aimé de vous.

Fasse l'amour
Que, quelque jour,
A mes feux votre ame réponde !
Ce doux bonheur
Flatte mon cœur
Plus que tous les trésors du monde :
Mais un plaisir encor plus doux
Est celui de s'unir à vous.

Ma flamme, hélas !
N'oserait pas
Se promettre un si beau partage :
Mais si jamais
A mes souhaits
Vous accordez cet avantage,
Ah ! que mon plaisir serait doux !
Et que j'en aurais avec vous !

AUTRE.

AIR : Nous nous marierons dimanche.

J'ai toujours, Bacchus,
Célébré ton jus;
N'en perdons pas la coutume.
Seconde-moi :
Que peut sans toi
Ma plume ?
Coule à longs traits
Dans mon épais
Volume.
Viens, mon cher patron,
Sois mon Apollon;
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

Grâce à la liqueur
Qui lave mon cœur,
Nul souci ne me consume.
De ce vin gris
Que je chéris
L'écume !

Lorsque j'en boi
Quel feu chez moi
S'allume !
Nectar enchanteur,
Tu fais mon bonheur;
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

Champagne divin,
Du plus noir chagrin
Tu dissipes l'amertume :
Tu sais mûrir,
Tu sais guérir
Le rhume.
Quel goût flatteur !
Ta douce odeur
Parfume.
Pour tant de bienfaits,
Et pour tant d'attraits,
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

Mars, un beau matin,
Croyant que Vulcain
Travaillait sur son enclume,
Chez la donna
Vint, selon sa

Coutume :
Vulcain les voit,
Et vîte il boit,
Il fume.
Sur ce digne époux,
Cocus, réglez-vous ;
Il faut humer comme il hume.

LE MARIAGE.

CHANSON.

Ne vous laissez jamais charmer,
Iris; c'est une erreur extrême :
Un amant feint de vous aimer ;
Souvent il n'aime que lui-même.

Quand il poursuit, c'est un chasseur
Qui brave les vents et la bise;
Mais sitôt qu'il est possesseur,
Il court après une autre prise.

Il est semblable au conquérant
Qu'entraînent la gloire et Bellone ,
Et dans chaque place qu'il prend
Il met le feu, puis l'abandonne.

Quand son desir est satisfait ,
Le froid s'empare de son ame ;
Son feu n'est qu'un feu de mousquet :
Quand le coup part, adieu la flamme.

L'hymen ressemble à ces tableaux
Où l'art fait briller son adresse :
En s'éloignant d'eux, ils sont beaux ;
Qu'on approche, leur beauté cesse.

L'éclat des plus vives couleurs
S'efface dans le mariage,
Et le fruit fait tomber les fleurs
Sitôt qu'en ses nœuds on s'engage.

Maris, vous vous fâchez à tort
De ce qu'on vous met à la mode ;
Un logis dont votre ami sort
En est-il pour vous moins commode ?

Au palais qu'habitent les rois
La jeune coquette ressemble :
Petits et grands, princes, bourgeois,
Pêle-mêle, tout s'y rassemble.

Son cœur, pour le bien définir,
Est tel qu'une glace brillante
Qui reçoit, sans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui présente.

Les soupirs ne sont d'aucun poids
Sans Bacchus et la bonne chère ;
Et c'est par le port à l'Anglois
Qu'il faut s'embarquer pour Cythère.

---

(1) Le port à l'Anglais était un lieu renommé pour les parties de plaisir.

AUTRE.

RONDE DE TABLE.

AIR : A la table je suis Grégoire.

DESCENDS des cieux, dieu du verre ;
Vole en ces lieux, tendre Amour ;
Venez, de myrte et de lierre
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire,
Voici ma juste raison :
A table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

Grégoire de ce breuvage
Chérit les puissans attraits ;
Tircis, sous un vert ombrage,
D'amour goûte les bienfaits.
Moi, pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton.
A table, etc.

Ma bouteille et ma Sylvie
Remplissent tous mes momens;
Les plaisirs que l'on varie
N'en ont que plus d'agrémens:
Pendant l'hiver je sais boire,
J'aime en la belle saison.
A table, etc.

Je ne sais point par des rimes
Polir un brillant jargon;
J'ignore les traits sublimes
De Descarte et de Newton:
Mais pour aimer et pour boire,
Je pourrais donner leçon.
A table, etc.

Des favoris de la gloire
J'estime fort les lauriers;
Mais au temple de mémoire
Je vais par d'autres sentiers:
Né pour aimer et pour boire,
Par-là j'illustre mon nom.
A table je suis, etc.

Si quelque chagrin vous frappe,
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Esculape
Chercher remède à vos maux;
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contre-poison:
A table je suis, etc.

Cette liqueur m'est bien chère;
Mais je vous aime encor mieux,
Jeune Iris: si pour vous plaire,
Je puis être assez heureux,
Vous aurez tout lieu de croire
Que, fidèle à ma chanson,
A table je suis, etc.

Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis et ses amours!
De notre tems, pour leur plaire,
Partageons ainsi le cours:
Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon.
A table soyons, etc.

AUTRE.

Ami, dis-moi, suis-je blâmable,
Et peut-on m'accuser d'erreur?
Je bois la plus douce liqueur,
J'aime l'objet le plus aimable.
Eh! qui peut mieux faire un heureux destin
Que deux beaux yeux et de bon vin?

D'amour je sais porter les chaînes
Sans qu'il m'en coûte aucuns soupirs:
Iris m'en donne les plaisirs,
Bacchus m'en épargne les peines.
Eh! qui peut mieux faire un heureux destin
Que deux beaux yeux et de bon vin?

IL N'Y A QUE FAÇON DE S'ARRANGER,

CHANSON.

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

D'UNE faillite qu'il projète
Le fripon sort avec succès :
A certains amis qu'il achète,
Il fait nombre de gros billets;
La contre-lettre du notaire
Sait en secret le dégager.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans une affaire
N'y a que façon d's'arranger.

Trois amans sont fort ordinaires
Chez les coquettes de ce tems :
Elles prennent l'homme d'affaires
Pour subsister à ses dépens ;
Le jeune officier pour leur plaire ;
Le robin pour les protéger.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans ce mystère
N'y a que façon d's'arranger.

Par le micmac mainte personne
Tient sa maison sur un bon pié :
La moitié de son bien qu'on donne
Met à l'abri l'autre moitié.
Thémis n'ignore pas qu'on triche :
Mais la voyons-nous s'en venger ?
Eh ! bon ! bon ! bon ! pour être riche
N'y a que façon d's'arranger.

Le vieil amant d'une fillette
Partage avec elle son bien ;
Médor à sa vieille coquette
Vend cher une heure d'entretien :
Tout l'argent de la décrépite
Chez la jeune Iris va loger.
Eh ! bon ! bon ! bon ! chacun profite ;
N'y a que façon d's'arranger.

Voici la conduite commune
D'un jeune et puissant héritier :
De Lisette il fait la fortune,
Il enrichit un usurier ;
Le joueur adroit l'expédie,
Le flatteur y trouve à gruger.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans cette vie
N'y a que façon d's'arranger.

LES LOZANGES,

CHANSON.

Tes
Attraits,
Pour jamais,
Belle Elmire,
M'ont su réduire
Sous ton doux empire :
Content quand je te voi,
Mon ardeur pour toi
Est extrême.
De même
Aime
Moi.

Ton
Jargon
Est d'un ton
Qui me lasse:
Finis, de grace,
Ou quitte la place:
Lieu commun d'opéra
Jamais ne pourra
Me surprendre,
Me rendre
Tendre
Là.

Si
J'ai fui
Jusqu'ici
La tendresse,
C'est que sans cesse
L'on nous y redresse:
L'amant, dès qu'un doux sort
Paie son transport,
Prend la fuite,
Nous quitte,
Vîte
Sort.

Quel
Mortel
Plus cruel
Qu'Alexandre ?
Près du Scamandre
Il mit tout en cendre.
Comment nommerons-nous
Ces rois dont les coups
Font tapage,
Ravage,
Rage ?
Fous.

Les
Sonnets
Les mieux faits
Sont chimères :
Que font-ils faire ?
De l'eau toute claire.
Que sont tant de nigauds
Dans leurs madrigaux
Pour Céphise,
Bélise,
Lise ?
Sots.

Tous
Jaloux
Sont des fous
Que je blame:
Fi d'une flamme
Qui nous ronge l'ame!
Fais, mon cher., comme moi;
Pour braver la loi
D'un amante
Changeante,
Chante,
Boi.

Dans
Les champs
Les amans,
De leurs belles
Gardiens fidèles,
Sont toujours près d'elles:
Ici, même, l'époux
Jamais n'est jaloux;
L'imbécille,
Tranquille,
File
Doux.

Tot,
Cataut,
Il me faut
Du Tonnerre ;
Vîte, ma chère,
Remplis-en mon verre :
Fais-moi du bois tortu
Goûter la vertu ;
Ce commerce
Me berce :
Verse
Dru.

Non,
Damon,
Ce canton
De la terre,
Dit l'Angleterre,
Ne me tente guère :
Qui, par le paquebot,
Y passe est un sot.
Là, la goutte
Qu'on goûte
Coûte
Trop.

MAXIMES.

AIR : Tout cela m'est indifférent.

Celui qui trompe est un fripon,
Celui qu'on trompe est un oison ;
Tâchons de n'avoir point affaire
A tout Grec et maître Gonin :
N'être point dupe, et n'en point faire,
C'est à quoi vise un esprit sain.

Fuir la gloire et l'ambition,
Se plaire en sa condition,
Jamais en vain ne se repaître,
D'aucun espoir n'être bercé,
Rendre content, et toujours l'être,
C'est le parti le plus sensé.

Rien n'est pire que le chagrin ;
Dans notre ame il porte un venin
Qui nous fait à pas lents descendre
Dans les ténèbres du tombeau :
N'en point donner et n'en point prendre,
C'est là le destin le plus beau.

Les termes durs et les gros mots
Ont souvent causé de grands maux ;
Dans les cœurs ils savent produire
Des haines qu'on n'éteint jamais :
N'en point entendre et n'en point dire ,
C'est à quoi tendent mes souhaits.

Des procès l'usage fatal
Mène tout droit à l'hôpital ;
Nous perdons , par leur ministère ,
Nos biens, notre tems , nos amis:
N'en point avoir et n'en point faire ,
C'est le meilleur à mon avis.

AUTRES.

Être soumis, tendre et sincère,
N'avoir d'autres soins que de plaire
A l'objet qui sut nous charmer,
C'est ainsi qu'on devrait aimer :
Ne considérer que soi-même,
Renoncer à la bonne foi,
N'avoir que son plaisir pour loi,
C'est ainsi que l'on aime.

Loin des beaux yeux de sa maîtresse
Sentir une vive tristesse
Qu'aucun plaisir ne peut calmer,
C'est ainsi qu'on devrait aimer :
N'y penser plus dès le jour même,
Se livrer à d'autres amours,
Et changer d'objet tous les jours,
C'est ainsi que l'on aime.

Se plaire dans son doux martyre,
Ressentir beaucoup, et peu dire,
Par des soins constans s'exprimer,
C'est ainsi qu'on devrait aimer :
Affecter une peine extrême,
Feindre sans cesse de languir,
Beaucoup dire, et peu ressentir,
C'est ainsi que l'on aime.

CHANSON BACHIQUE.

AIR : Confteor.

Le vieux Silène à ses amis,
Entre la poire et le fromage,
Un jour montra ses cheveux gris,
Et leur adressa ce langage :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.

Malgré les maux et les tourmens
Que dans la vieillesse on éprouve,
Elle a de certains agrémens,
Et voici comme je le prouve :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.

Mon printems est bien loin de moi,
Et déjà mon été s'envole :
En faut-il pleurer? Non, ma foi.
Par ce refrain je me console :
De vieux amis, etc.

Contre le tems, prompt à passer,
C'est mal à propos que l'on boude ;
Quand la tête vient à baisser,
Pour boire on hausse mieux le coude.
De vieux amis, etc.

Mes chers enfans, jusqu'au moment
Où nos yeux ne verront plus goutte,
Verre en main voyons-nous souvent,
Et buvons la petite goutte.
De vieux amis, etc.

Que des dieux l'auguste pouvoir,
Jusqu'à la fin de ma carrière,
Me conserve un œil pour vous voir,
Une main pour porter mon verre.
De vieux amis, etc.

Silène se tut à ces mots,
Et ses yeux pleuraient de tendresse.
Tout ce qu'il dit est à propos,
Et j'y trouve de la sagesse.
De vieux amis, etc.

Dans ce beau séjour, dieu merci,
Nous avons ce double avantage :
Puissions-nous, ce siècle fini,
Répéter le même langage :
De vieux amis et du vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux !

AUTRE.

Vous qui vous livrez au naufrage,
Vous êtes fou de tant risquer :
Est-il besoin de s'embarquer
Pour trouver le plus doux partage ?
Il est là,
Le voilà,
C'est cela;
C'est la liqueur vermeille
De ma bouteille.

Si Grégoire vit sans alarmes,
S'il ne connaît peine, ni soin,
Amis, ne cherchons pas plus loin
L'auteur d'un sort si plein de charmes.
Il est là, etc.

Amant, pour te rendre tranquille,
Je sais un remède charmant;
Tu peux le trouver aisément,
Et sans sortir de cet asile.
Il est là, etc.

Mari, si ta femme coquette
Te fait redouter le croissant,
Je sais un moyen tout puissant
Pour te consoler de l'aigrette.
Il est là, etc.

Chassons la vapeur de la bile;
Allons, morbleu! point de langueur:
Prenons une agréable humeur;
Nous en avons le vrai mobile:
Il est là, etc.

C'EST PIS QU'UN SORT!

AIR : Ça fait toujours plaisir.

Loin des yeux de Nanette,
Je parle comme un roi ;
Mais ma bouche est muette
Quand elle est près de moi :
Je voudrais et je n'ose ;...
La peur me prend d'abord.
Y compreud-on queuqu'chose ?
Mais, mais c'est pis qu'un sort.

Lorsque Lubin m'offense,
Dans l'instant je le hais ;
Je veux de ma présence
Le bannir pour jamais :
Dès qu'il revient tout change ;
Ma colère s'endort.
Ça n'est-il pas étrange ?
Mais, mais c'est pis qu'un sort.

Avant qu'une bergère
Eût captivé Médor,
Sans discours, sans manière,
C'était un franc butor :
Aujourd'hui qu'il est tendre,
Il parle, il prend l'essor.
Y peut-on rien comprendre?
Mais, mais c'est pis qu'un sort.

Le vaillant fils d'Alcmène
Mit des monstres à mort ;
Il triompha sans peine
Du géant le plus fort :
Un enfant faible et tendre
Lance un trait, et d'abord
Le héros vient se rendre.
Mais, mais c'est pis qu'un sort.

Jaloux avec outrance,
Vulcain gronde bien fort;
L'ardeur de la vengeance
Par les deux yeux lui sort.
De Vénus un sourire
Se fait voir, et d'abord
Toute colère expire.
Mais, mais c'est pis qu'un sort.

CHANSON DE TABLE.

AIR : C'est chez vous. (Menuet des Comédiens Esclaves.)

Quels appas
Comblent nos vœux dans ce charmant repas!
Quels appas
Ce beau séjour n'a-t-il pas!
Les doux objets que j'y vois,
Le jus divin que j'y bois
Sont les raisons qui me font vous chanter
Et répéter :
Quels appas, etc.

C'est chez vous
Qu'on fait couler le nectar le plus doux ;
C'est chez vous
Qu'on nous le verse à grands coups.
De ce breuvage et d'amour
Enivrons-nous tour à tour.
Non, ce n'est point à la table des dieux
Qu'on est heureux :
C'est chez vous, etc.

Dans vos yeux
L'Amour paraît le plus charmant des dieux ;
Dans vos yeux
Il semble rire à mes vœux.
Mais dans mon cœur ce trompeur
Ne fait sentir que rigueur.
Ah ! que n'est-il aussi doux avec moi
Que je le voi
Dans vos yeux ! etc.

AUTRE.

Que nous goûtons de plaisir !
Tout comble ici nos desirs :
Jus divin, beauté divine
Nous enchantent tour à tour.
Pour nous donner de l'amour
Vive, vive ma voisine !
Pour nous donner de bon vin
Vive, vive mon voisin !

Au tendre enfant de Cypris
Bacchus dispute le prix :
D'un côté l'Amour domine ;
Bacchus de l'autre a son tour.
Pour nous donner, etc.

Que chacun, le verre en main,
Fasse honneur à ce festin ;
Bannissez l'humeur chagrine,
Et chantez à votre tour :
Pour nous donner, etc.

LE JARDINAGE.

CHANSON.

AIR : De tout tems le jardinage.

De tout tems le jardinage
Fut l'amusement du sage ;
J'en fais aussi mon emploi:
Il n'en est point, je vous jure,
Qui s'attache à la nature
Avec tant d'ardeur que moi.

Je bannis de mon parterre
Deux fleurs qu'on n'estime guère,
Le pavot et le souci:
Belles de nuit, marguerite
Chez moi sont des fleurs d'élite ;
La pensée y croît aussi.

Des plantes la plus tardive ,
Sitôt que je la cultive ,
Croît promptement et mûrit :
En hiver , lorsque tout gèle ,
Malgré la bise cruelle ,
Mon rosier toujours fleurit.

Charmé de la jeune rose,
Sans me lasser je l'arrose
Le matin comme le soir :
Mais pour la vieille immortelle,
Sitôt que je suis près d'elle
Je détourne l'arrosoir.

Je fais pommer la laitue,
Je la fais grossir à vue
Dans la plus âpre saison.
D'un terroir sec et stérile
Je rends le produit fertile ;
Le fruit y vient à foison.

LE JOUJOU.

CHANSON.

AIR : Pour aller jou, jou, etc.

Jadis mes desirs inconstans
Erraient de fleurette en fleurette ;
Mais depuis que vos yeux touchans
Ont sur moi victoire complette,
Mes vœux se réunissent tous
Pour aller jou, jou, jou sur l'herbette,
Pour aller jou, jou, jouer avec vous.

Pied-de-bœuf, cache-mitoulas,
Colin-maillard, cligne-musette
Ont pour moi de charmans appas,
Mais c'est avec vous, ma brunette :
Non, je ne sais rien de si doux
Que d'aller jou, jou, etc.

Je me plais avec mes amis
Dans une agréable retraite ;
Boire avec eux d'un jus exquis,
C'est un plaisir que je souhaite :
Mais bientôt je les fuirais tous
Pour aller jou, jou, etc.

Toutes les fois que le souci
Trouble mon cœur et m'inquiète,
Pour en être bientôt guéri
Votre présence est ma recette ;
Mais mon remède le plus doux
C'est d'aller jou, jou, etc.

Des rois que le plaisir est grand !
A leurs vœux partout on se prête ;
Assis sur un trône éclatant,
Leur gloire est brillante et parfaite :
Mais mon cœur n'en est point jaloux
Quand je vais jou, jou, etc.

J'entends partout louer Philis,
Aminte, Climène et Lisette :
Mais auprès d'elles je languis,
Et mon ame est toujours distraite ;
Leurs faveurs n'ont rien de si doux
Que d'aller jou, jou, etc.

Dans un bocage, l'autre jour,
J'étais attendu de Nanette ;
Mais ce petit lutin d'Amour
Ne me dit rien pour la follette :
Je négligeai ce rendez-vous
Pour aller jou, jou, etc.

Quand les dieux sont à leur festin,
Et qu'Hébé de sa main blanchette
Leur verse un breuvage divin,
Leur ame paraît satisfaite:
Il est pourtant un sort plus doux;
C'est d'aller jou, jou, jou sur l'herbette,
C'est d'aller jou, jou, jouer avec vous.

FIN DU TOME PREMIER.

Universitas
BIBLIOTHECA
Octaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Th
Univers